Guillaume Vincent

Carnets de notes

Anno MM,

Cum gratia et privilegio.

CARNETS DE NOTES

Guillaume Vincent

Carnets de notes

recueil

www.loceanique.org

© Guillaume Vincent 2002

Ce texte a été déposé à la Société des Gens De Lettres.

Chroniques du monde des rêves

La guerre approche...

La guerre approche mais je vis encore. Je regarde le soleil et le soleil dégouline à mes pieds. Je suis adossé à un arbre dont les feuilles violettes chuchotent de sombres messes. Le soleil finit de dégouliner sous l'horizon lourd orange.

La guerre approche mais je vis encore. La prairie n'est plus verte, elle l'est mais je ne le vois plus. Je suis perché sur une colline contre un arbre qui chuchote. Le ciel est sombre, ocre depuis que le soleil en est tombé.

La guerre approche mais je vis encore. La sombre messe des feuilles tire à sa fin, l'arbre se penche sur ma tête. Je désire me lever mais ne le peux déjà plus. Le soleil a fini de dégouliner. Les nuages remplissent le vide qu'il a laissé et commencent à le suivre dans sa chute. Ils sont ocres.

La guerre approche mais je vis encore. Les blés s'agitent et reprennent en chœur la messe des feuilles violettes. Moi qui la croyais achevée, pour me soulager. La guerre approche et les blés brûlent.

La guerre approche et je vis encore. Les blés de couleur indéfinissable n'existent plus. La terre sombre s'étend jusqu'à l'horizon tout proche. Depuis la mort des blés l'arbre a repris une messe plus lointaine. D'autres arbres s'avancent.

La guerre approche mais je vis encore. Les nuages rouges tournent sur la terre sombre. Ils courent tout autour des lueurs de l'horizon.

La guerre approche...

Le soldat perdu.

14h30 : « Je marche avec les autres.

Tous les autres...

Toute cette masse d'hommes avance vers l'inconnu, et moi avec...

Maudite guerre, elle nous emmène vers là-bas, vers nulle part. Personne ne sait où nous allons. Je veux dire aucun d'entre nous. Les autres - les "autres-autres", pas les "autres-nous" dont je parlais au début - les autres, disais-je, le savent peut-être mais ils ne nous ont rien dit. »

14h50 : « Je cours un peu pour prendre de l'élan et saute sur un petit rocher. Je regarde alentour, décombres... Je reviens marcher avec les autres - les "autres-nous" cette fois-ci. »

15h10 : « Déportés, nous sommes tous déportés ! Je n'avais pas vu la chose sous cet angle. Je ne m'étais pas trop posé de questions, on m'a dit de marcher... Mais en discutant avec un de mes

innombrables camarades j'ai saisi le mot dans sa bouche. Déporté... »

15h30 : « Ça ne m'amuse pas beaucoup, je préférerais ne pas le savoir. Avant ça allait, mais maintenant je connais le mot et je m'ennuie. Heureusement, je ne sais toujours pas où nous allons, il me reste un peu d'inconnu.

Je suis entré dans la guerre un peu par hasard, mais la recherche de l'inconnu me motivait certainement plus que tout autre chose. Je trouve quelque chose de grisant dans le geste de quitter ce que l'on connaît pour ce que l'on ne connaît pas encore. »

15h45 : « Je suis parti presque sans prévenir. En tout cas moi je n'étais pas prévenu. J'étais assis là, je regardais les passants passer... et je suis parti. J'ai demandé où était la guerre, on me l'a dit et je suis venu. J'ai vu des soldats, je les ai suivis.

Au début nous n'étions pas encore déportés je crois, ou je n'étais pas au courant. C'est venu après, tout de même... Quelque chose m'échappe... avant

nous étions libres, maintenant nous ne le sommes plus... mais nous marchons depuis le début. »

16h00 : « Je suis né dans une famille correcte, c'est pour le moins ce qu'ils m'ont appris. J'ai eu la jeunesse des jeunes gens corrects. J'ai joué à la guerre mais je n'aimais pas ça... me voilà en guerre... C'est à cause de l'ennui. Je suis venu parce que je m'ennuyais, c'est sûr maintenant... Il faut chercher pourquoi... »

16h05 : « L'ennui me prend, il me tiraille, m'englobe, m'étouffe. Et je me mets à ruer, je crie, je gesticule, j'essaye de me dégager par tous les moyens. Mes nerfs se sont raidis. Tout me fait mal, la lumière me brûle. Puis je sens le froid, intense, comme celui d'un gouffre au fond de moi. Je sens ce froid à l'intérieur, dans mon ventre, dans mes os. Et il y a ce rêve de bruit, comme un grand voile de soie noire qu'on déchire.

Cette fois-ci, je monte sur un char. »

16h30 : « Le char avance, je recule dans le même sens. Je vois les hommes de face maintenant, et ils s'enfuient, immobiles, jusqu'à ce point de plus en plus loin, cet endroit où je les ai dépassés. Je vois le paysage qui part devant moi, il n'y a que des ruines... aussi loin que l'on regarde.

Lorsque je marchais, je voyais des dos gris, maintenant je vois leurs visages. Et qu'y a-t-il de changé ? Les visages font grises mines. Certains sont un peu énervés parce que j'avance plus vite en me fatiguant beaucoup moins qu'eux. Ils doivent être un peu jaloux, à leur place je le serais.

Quand je les regarde j'ai l'air de me moquer d'eux... Ça les énerve de plus en plus. »

17h05 : « La grande différence c'est la passivité. La marche, je veux dire l'homme qui marche, développe une certaine activité. Cette activité doit-être contrôlée par une partie du cerveau. Le cerveau dissipe donc une énergie non négligeable dans l'activité de la marche. A l'inverse, assis à l'arrière du char, je suis réellement passif. Mes pensées sont

libres, elles s'envolent directement au ciel quand je bascule en arrière.

D'un certain sens on pourrait dire que je ne participe plus à la déportation, puisque je ne fais plus rien. Je me laisse dériver sur la route, emporté par le mouvement d'une colonne d'hommes - et de chars.

Nous entrons dans un bois, de l'ombre... Je bascule en arrière comme je me le suis promis et je m'étends sur la carapace du char. Les arbres dessinent deux liserés verts autour d'une bande de ciel. Certains sont brûlés, cela fait de grands trous... »

17h20 : « J'avance plus vite certes, et je me fatigue moins. La vitesse m'est égale, je ne suis pas pressé... et puis personne ne sait même où nous allons - je me demande si quelqu'un ne nous a pas oubliés. Je décide de descendre à la première occasion. Je reprendrai un autre char, plus loin, quand je serais fatigué. »

17h30 : « Au sortir du bois, la lumière s'est jetée sur nous. Elle est arrivée en hurlant sur la ferraille puis est repartie dans mille directions.

Je descends du char. »

17h45 : « Il y a de la boue sur le chemin. Cela donne une légère impression de déséquilibre. Il faut marcher en posant les pieds bien à plat... ça fait beaucoup de bruit aussi. »

17h50 : « Marcher, il faut bien marcher. De toute façon ce n'est pas propre ici, il y a de la boue jusque sur les côtés du chemin. Je n'aime pas m'allonger dans la boue - ça arrive quand on est en guerre.

Marcher entre les autres soldats. Ici comme ailleurs la campagne est ravagée. Elle est brûlée, retournée, comme torturée par ses enfants. Par endroits, des villages s'accrochent encore. Ce sont des épaves en détresse, couronnées par un clocher brûlé ou effondré. »

18h00 : « Mes pieds, comme tous les autres pieds, se soulèvent dans un slurp et s'abaissent sur

un plof. Et mon dos, gris, qui ondule doucement de bas en haut... Je scrute le sol pour ne pas voir d'autres dos.

Nous ne sommes que des grappes grises qui cheminent dans la boue jaune. Anonymes évidement, nous sommes un million de soldats inconnus.

Anonyme, anodin, inutile même... Mais toujours unique ! Un grand voile de soie noire se déchire-t-il dans tous ces cœurs ? »

18h10 : « J'entends un char qui s'avance lentement, et les fantassins qui crient, parce qu'il faut se desserrer pour garder la vie.

Je crois que je vais monter dessus. »

18h15 : « On voit mieux d'ici, surtout debout sur le char. Je ne me suis pas assis à l'arrière cette fois-ci, je veux respirer, avoir de l'air, de l'espace. Je veux voir l'horizon, partout autour de moi !... Je tourne, je tourne, pour voir le paysage. Entre les villages que j'avais remarqués, il y a des bosquets calcinés. Et quelques-uns, encore verts, ont survécu

à la limite de l'horizon. Il me semble cependant qu'ils vont bientôt brûler... j'ai vu une flamme... »

18h30 : « Je viens de voir un char noir, grillé en plein effort alors qu'il tentait l'escalade d'un petit muret. Paix à son âme, il a levé le canon pour en découdre avec Dieu. »

18h50 : « Depuis quelque temps la lumière m'incommode. Elle me semble cruelle. Elle blesse le paysage, le fouille pour exhiber chaque détail. C'est agaçant. »

18h55 : « Pour me changer les idées je compte les trous dans la terre. J'ai déjà distingué deux types de trous. Il y a les profonds, les nets avec des projections de cailloux blancs, en étoile autour du cratère. Ceux-là sont des trous de bombes. Les autres sont des trous de mines, plus discrets, comme une écorchure. La terre est soulevée par en dessous, elle éclate parfois... »

19h05 : « Le chemin devant nous se poursuit à perte de vue. Il chevauche les collines jusqu'à l'horizon. Les grappes grises le remontent lentement. Par endroits des masses sombres avancent un peu plus vite, ce sont des chars ou des voitures... toujours dans la même direction. »

19h10 : « Je suis sur le char, le char arrive au-dessus de la colline et les soldats qui sont dedans me regardent d'un oeil noir.

Je décide de descendre. »

19h20 : « Etre heureux c'est être en accord avec le monde qui nous entoure, le comprendre.

Les surprises font peur, mais on est heureux quand on se retrouve dans un lieu familier.

Au sommet de la colline je suis heureux. »

19h25 : « Il y a là une vieille pancarte qui tente encore d'indiquer une direction, malgré son âge avancé. Elle est usée par la multitude des mains d'une multitude d'hommes venus y chercher un appui. Les lettres ont été effacées par leurs caresses.

Le poteau qui soutient la pancarte est un peu incliné, il branle dans son trou de terre... quelques soldats s'y seront adossés pour se reposer un peu.

Il y a un chemin aussi, sinueux, qui dévale la colline à force de petits crochets. Un chemin propre, clair et solide qui contraste violemment avec la sente boueuse que nous martelons de nos pas. La terre y est solide, consistante, attrayante...

Tout cela me rappelle vaguement quelque chose... Ça surgit du passé, ça remonte dans ma gorge, me submerge de bien-être.

Je veux suivre ce nouveau chemin, je déserte. »

19h45 : « Loin, derrière moi, les autres soldats marchent dans la boue. Je marche seul et en silence. Tous les bruits se sont assourdis. J'entends encore quelques exclamations, le ronronnement des chars, rien de plus. Et puis il y a les sons de la campagne qui grandissent, le vent dans les feuilles et les insectes en concert... »

20h00 : « Un bosquet... pas comme tout à l'heure, doux.

Plus de dos gris, plus de slurps ni de plofs. Mes pas résonnent, sourds sur la terre sèche.

Je cours un peu, tap, tap, tap. Le chemin s'enfonce entre les arbres encore verts. La guerre est loin derrière.

Je m'arrête, il y a un soldat mort. »

20h05 : « Il est venu mourir par ici, au calme, traqué par la mort déjà installée dans ses entrailles. Un regard absolu fixé sur la cime des arbres, il ne me voit pas. Je m'approche, je me sens comme lui, à l'écart. Mais j'ai plus de chance, j'ai déserté avant que la mort ne m'y oblige.

Je suis en bonne santé, jeune. Un peu fatigué, un peu gris... Il a les cheveux collés aux tempes par une coulure de sang visqueux, pas un sang rouge, pas un sang propre comme celui des hôpitaux... non, du sang noir et crasseux. »

20h15 : « Il n'y a plus la mort, rien que la vie.

Le soleil joue dans les arbres. La lumière dégringole du ciel, rebondit sur chaque feuille, parfois, elle vient se vautrer jusque sur le sol.

Ailleurs cela fait des paillettes irisées, quand un rai de lumière, tout petit, tombe sur une goutte d'eau, toute petite elle aussi.

Le gris est devenu vert, le noir, rouge. »

20h20 : « Le bosquet se termine. Il y a plus de lumière à l'extérieur. Elle forme une barrière infranchissable entre le doux bosquet et la terre meurtrie par la guerre.

La guerre est loin... mais je m'arrête, je ne peux plus avancer. »

20h25 : « Je me suis assis dans le bosquet, à l'ombre, juste à la limite.

Je réfléchis... »

20h30 : « La guerre est loin...

Quand je tente de regarder à l'extérieur, la lumière semble moins cruelle.

Auprès de la vielle pancarte j'ai senti... quelque chose comme du bonheur. Pourquoi ?

Il y a des réminiscences du passé par ici, c'est dans l'air, ça suinte de chaque pierre. »

20h45 : « Je me lève, me heurte à la barrière de lumière.

J'insiste, je force la barrière et je déboule en plein soleil.

Je connais bien ce chemin, j'ai parcouru le même dans mon enfance... »

21h00 : « Il y avait une rivière pas loin d'ici, tous les enfants allaient s'y baigner...

Au début, quand nous étions encore petits, nous avancions prudemment sur la grande pierre plate, comme sur une plage lisse et solide. Nous n'osions pas encore aller trop loin car la rivière était toute noire en son centre, et le fond, dès le bout de la plage, perdait toute consistance.

Puis, avec l'âge, venait l'assurance et la folie peut-être. Par défi nous escaladions un gros arbre qui étalait des branches jusqu'au milieu de la rivière, et nous sautions dans l'eau noire. »

21h10 : « Plus loin, là-bas, derrière ce liseré de pins, il doit y avoir la mer. Je ne l'entends pas encore

mais je devine le bruit des rouleaux qui viennent s'écraser sur la plage.

J'y serais bientôt. »

21h15 : « J'ai levé la tête vers le ciel de plomb.

Cela m'a ramené à la réalité... ou plutôt la réalité s'est superposée à mes souvenirs... ou encore c'est ce qui s'est passé tout à l'heure, quand j'ai franchi la barrière de lumière. »

21h20 : « Il y a du passé et il y a du présent. Tout s'embrouille.

Je vois un paysage que je connais il me semble... et pourtant il est transformé. C'est la lumière je crois. Elle change tout ce qu'elle atteint. Pendant des années, ce chemin, ces pierres et ces bruits ont habités ma mémoire, intimement mêlés à la douceur de mon enfance. Maintenant, après la guerre, ces visions se superposent à la réalité... Mais ça ne colle plus, il y a un décalage...

La guerre... la guerre là derrière moi... contre je ne sais qui ou quoi... Et toujours ce bruit, ce bruit qui s'accroche à mon cœur ! »

21h25 : « Dans les failles de ma mémoire le sang a coulé. Il a empli un grand fossé creusé à petits coups de folie. C'est un fleuve qui coule paisible et infranchissable.

Je crois que je suis revenu, que j'ai fais le tour, que j'ai tout vu et n'ai plus rien à voir. Mais je sais que ce n'est pas possible... je crois... je suppose.

Où est la mer ? »

21h30 : « Dans le ciel d'un bleu profond la lune pourrait s'avancer invisible. Elle viendra mordre le soleil... Et dans la pénombre, la quiétude s'infiltrera dans le paysage. La vie submergera tout, la violence et la guerre, le sang et l'ennui.

Je lève encore les yeux, il n'y a rien... peut-être plus tard... »

21h40 : « Ça y est, la mer...

Le soleil est toujours accroché en plein milieu du ciel mais je suis arrivé en un endroit tapissé d'épines brunes. Devant moi le petit chemin se glisse dans une pinède accueillante.

A mon avis c'est un signe annonçant la mer... d'ailleurs j'entends déjà le ressac par-dessus les pins. »

22h00 : « Il y avait une cabane de pierres dans la pinède. Les pierres étaient anciennes et mal ajustées entre elles, ça avait l'air solide. Je suis entré pour voir, la porte était ouverte. Elle aurait claqué au vent s'il y en avait eu.

Il n'y avait rien ni personne dans la cabane. Je suis ressorti tout de suite parce que j'avais hâte de voir la mer.

Elle est devant moi, tellement étincelante que je dois cligner des yeux. »

22h05 : « La mer est un peu agitée et toute blanche sous le soleil. A l'horizon tout se noie dans une brume blanche, on ne peut savoir où commence le ciel ni où fini la mer. Il va faire beau. »

22h10 : « Je descends sur la plage, lentement. Mes pieds foulent le sable doux. Je m'assieds, retire

mes lourdes bottes de soldat... les abandonne sur le sable.

Je ne peux pas marcher beaucoup plus loin, je suis au bout du chemin. Pas envie de rejoindre la colonne sur le chemin boueux. Peut-être suivre la plage ? »

22h15 : « Je regarde la mer.

Un bateau pointera ses voiles sur l'horizon. Il arrivera droit sur ce coin de sable, toutes voiles dehors. Il posera son museau sur la plage, avec un crissement agréable...

Sur le bateau il y aura des hommes et des femmes. Ils ne connaîtront pas la guerre ou l'ignoreront volontairement...

Ils viendront peut-être... me tendront la main par-dessus la flèche de leur bateau... et me proposeront de continuer mon voyage tout droit sur l'océan... »

22h20 : « En haut de la plage il y a de grandes maisons abandonnées. Elles sont très blanches sous le soleil, elles ont l'air riche.

Je vais y entrer et attendre la fin de la guerre. Attendre que les bombes ne sifflent plus dans le ciel. Attendre en espérant que les murs blancs ne s'effriteront pas au soleil... - et que les anciens habitants aient laissé quelque chose à manger.

Et puis à la fin de l'attente il faudra que je rentre... que je bouge au moins. »

22h30 : « Le vent s'est un peu levé, sur la pointe des pieds, et le soleil perd enfin du terrain dans le ciel. Les vagues déferlent dans un bruit de tonnerre mou.

Mes pieds nus s'enfoncent dans le sable, les maisons s'approchent.

Il n'y a ni lune dans le ciel ni bateau sur l'horizon... »

22h35 : « Sur mon chemin un avion s'est écrasé, les ailes bizarrement tordues. Il est comme un vieil oiseau, mort de n'avoir pu s'envoler de nouveau... Autour de sa carcasse noire, le sable a été labouré par mille petits morceaux de ferraille.

De part et d'autre la plage est retournée par les bombes. Je n'avais pas remarqué en arrivant... Maintenant je les entends exploser dans ma tête.

Il y a quelqu'un derrière l'avion écrasé. »

22h35 : « Une toute jeune gosse a sauté devant moi.

Je m'arrête. Elle a une mitraillette sur le coté et un bonnet de pilote sur la tête. Ses yeux ne sont pas haineux, seulement déterminés.

Je m'avance, je ne suis plus seul... »

L'enfant tira et tout devint noir.

Elle regarda le soldat tomber, puis s'approcha pour le regarder de près. Il était tombé sur le dos, les bras écartés. Il n'était pas tout à fait mort, mais gardait les yeux clos... Quand l'enfant fut au-dessus de lui le soldat sourit et remonta ses bras en anneau au-dessus de sa tête. Ils laissaient de grandes marques sur le sable. Quand ses mains furent prêtes à se toucher, il s'arrêta, soupira longuement et mourut.

L'enfant le regarda faire, un peu étonnée, puis elle haussa les épaules et remonta dans les maisons abandonnées en pointant son arme vers le sol.

Quand il n'y eut plus personne sur la plage le soldat se redressa lentement et marcha vers la mer. Il y avait un bateau arrivé sans bruit sur le sable. La lune était devant le soleil. Le soldat embarqua et le bateau disparut dans la brume.

Morgane

« C'était une petite fille brune, secrète, et la plupart du temps sage. On la voyait, ombre dans l'ombre de ses parents, se promener dans le monde avec un détachement de tous les instants. Quand, attiré par son regard vert et sa chevelure ébouriffée, on s'intéressait trop à sa personne elle baissait les yeux, fermait la bouche et sortait de sa poche une carte sur laquelle était écrit en grosses lettres "N'insistez pas, je suis timide...". Ainsi armée d'une timidité pas tout à fait authentique et d'un admirable don pour se débrouiller toute seule elle vivait sa vie de rêves... »

Malgré son jeune âge, Morgane se promenait seule sur les dunes. Elle avait laissé au village voisin sa famille endormie et, par la fenêtre, elle était venue jusque sur la plage. La lune éclairait le sable et la mer de sa lumière blanche et douce. Morgane était une fille rêveuse, un peu plus qu'une enfant mais pas tout à fait une femme. Elle aimait par-dessus tout se promener sous la pleine lune. Elles

parlaient souvent ensembles quand personne ne pouvait les entendre, quand pas une lumière artificielle ne venait atténuer le sens de la lumière lunaire. La lune parle avec sa lumière, son visage lumineux en est la preuve. Elle forme ses phrases par des jeux d'ombre sur le sable, sur les arbres... Pour avoir une vraie conversation avec elle il faut se déplacer : en restant immobile on ne voit que quelques mots, tout au plus quelques phrases. Morgane savait cela depuis longtemps déjà, elle ne comprenait pas bien encore pourquoi les adultes, qui voulaient l'attirer lentement dans leur monde, ne parlaient jamais à la lune. Elle ne voulait plus vieillir, elle se sentait déjà trop vieille. Elle avait peur de perdre, elle aussi, ses précieuses conversations, peur de pouvoir dormir alors qu'au-dehors... La bataille allait être rude, les adultes ont des armes redoutables, comme la psychologie et les asiles. Et toutes les lois qui rendent anormaux les gens qui parlent à la lune. Peut-être indiquera-t-elle ce soir le chemin à suivre, la lune, il suffit d'être bien attentive, Morgane.

Sur la plage immense les phrases s'enroulaient dans le sable et filaient sur l'océan. Elles racontaient la journée passée, les corps ruisselants étalés au soleil et les pensées mesquines ruminées par un millier d'esprits trop étroits. Des histoires d'impôts, d'argent et de lois. Des histoires de bombes, de soldats et de villes. Morgane suivait cette folle épopée avec ses yeux d'enfant. Elle lisait, lisait tout ce que la lune voulait bien lui conter. Elle montait sur les dunes pour mieux percevoir les mots inscrits dans le sable mouvementé. Elle comprenait tout en se rappelant la plage surpeuplée sous le soleil muet. Elle entendait les bruits de la journée passée qui avait chargé l'air de toutes ces conversations muettes. Elle eut envie de courir pour en savoir plus, pour pénétrer toujours plus profondément dans les secrets de la lune. Elle courut sans se soucier de la distance, elle courut le long de la plage pour comprendre le monde. Doucement un nuage vint glisser devant la lune.

Abandonnée par la diseuse d'histoire Morgane s'assit dans le sable. Elle attendait que le nuage s'en aille. Un peu essoufflée, elle s'étendit de tout son

long sur le flanc des dunes. Elle ferma ses yeux si doux et écouta battre son cœur. Mais en plus du boum-boum régulier de sa vie, elle entendit un boum-ti-boum qui venait de derrière les dunes. Reposée, et puisque la lune ne reparaissait pas, Morgane escalada la dune pour aller voir ce que c'était.

D'en haut on voyait une grande maison avec beaucoup de fenêtres, de grandes baies donnant sur le sable. A l'intérieur il y avait une foule de gens et de lumières qui bougeaient au rythme du boum-ti-boum. On avait l'air de bien s'amuser là-dedans et Morgane eut envie de s'approcher. Elle s'approcha. Sans se cacher, elle marcha lentement jusqu'aux grandes baies. Elle regarda un instant tout ce monde occupé à s'amuser et sourit du spectacle, amusée elle-même. Les boum-ti-boums s'atténuèrent puis cessèrent. Une musique plus douce se fit entendre et plusieurs personnes sortirent. En entendant les voix arriver Morgane ne bougea pas car c'était une fille pure et courageuse.

Quand elle se sentit en danger, Morgane regarda la lune à travers les nuages, puis la mer et les dunes.

Elle ouvrit la bouche et un chant du fond des âges empli l'air. Suffoqués, les hommes s'écartèrent. Avec elle la terre, les arbres, l'air et le feu chantaient. La lune resta silencieuse.

Le vieil homme.

« Ma vie fût faite de bric et de broc.

De toute cette longue vie, je n'ai pas un instant eu le sentiment d'une quelconque continuité. Toujours des événements, toujours une quête, ou toujours autre chose. Toujours en mouvement vers un autre état. Je ne me suis jamais arrêté en un moment stable. Je crois que je n'ai jamais été satisfait, j'ai toujours voulu changer d'air.

Maintenant seulement, alors que je suis vieux... aux marches de la mort, je suis heureux de la vie que j'ai brûlée. Je ne l'étais pas avant, heureux, je le suis maintenant.

Si j'avais trouvé un point d'équilibre, si mon esprit avait pu se satisfaire d'un état quelconque... je crois que j'aurais pu vivre de longues années de bonheur. Je crois également que cette vie d'équilibre ne m'aurait pas laisser le goût d'une vraie vie. J'aurais vécu le bonheur mais je n'aurais pas vécu la vie... Je le regretterais maintenant ce bonheur, certainement. Je regretterais beaucoup de choses qui n'auraient pas eu location de surgir. Je regretterais

tous les chemins que je n'aurais pas pris. Tout ce que l'équilibre fortuit d'un instant de vie m'aurait caché.

Car on ne trouve pas l'équilibre, on y tombe. L'expression est trompeuse... Elle trompe chaque année des millions d'individus, qui en sont imprégnés et qui cherche l'équilibre au lieu de le fuir. En fait, ils cherchent à tomber.

On tombe dans l'équilibre comme une bille qui roule sur la terre tombe soudainement dans un trou, et s'y arrête, s'y perd.

Un jour ça arrive, on se balade dans la vie, insatisfait, et subitement on tombe, on se sent bien. Souvent, dans les films, c'est à cause d'une femme, ou d'un homme pour les femmes, je suppose... Dès cet instant aucun mouvement n'est plus possible, on oublie tout... On oublie la satisfaction profonde que peu apporter le manque de bonheur quotidien. Les occasions d'extravagance filent sans être saisies, on n'ose plus, on a peur de perdre cet état de dépendance qu'est le bonheur quotidien.

Il ne faudrait jamais rejeter l'apprentissage.

Il ne faut jamais être satisfait de ce qu'on a, car le jugement porté, celui qui détermine la satisfaction,

ignore ce que l'on ne connaît pas encore... et pour cause...

Si vous dites : « Je ne fais pas cela, par ce que je suis satisfait de ce que j'ai, je n'ai besoin de rien d'autre », vous perdez une connaissance qui, peut-être, remettra en cause votre satisfaction. C'est un choix me direz-vous, il faut bien s'arrêter un jour, lassé par les peut-être...

Eh bien non ! Croyez-moi, moi le vieux, moi qui vais mourir... La vie s’arrête d'elle-même, il faut la vivre jusqu'au bout, ne pas la figer en cours.

A ceux qui me croiront je dirais : il faut garder le mouvement, il ne faut jamais cesser d'apprendre, d'évoluer. Il faut fuir la satisfaction quotidienne dés qu'elle vous attire. Vous verrez alors, à la minute de votre mort, vous ne regretterez rien. Tout comme moi vous ne vous en rendrez compte qu'à la fin. Quel bonheur je ressens, maintenant que je peux enfin vous le dire. Je n'osais pas avant, car je n'étais pas sûr, je ne voulais pas vous mentir...

Je regrette pourtant encore une chose il me semble... quelque chose de tellement improbable que

le regret m'en sera pardonné. Je regrette de ne pas être parti, plus loin, dans les étoiles. »

...

« Dans quelques minutes la mort éteindra ma vie. Peut-être l'énergie qui m'a animé durant ce siècle achevé, animera-t-elle une autre partie de l'univers. Cette petite parcelle de vie universelle, que j'ai monopolisée quelques temps pourrait bien faire vivre une étoile ou un arbre. Certains appellent cela la réincarnation, mais moi je sens bien que c'est fini, cette énergie n'est pas moi, elle est mon hôte, elle a seulement fait germer mon corps. Mes pensées, ma vie, tout cela s'en va, tout cela n'est plus. Allez, encore un regard vers le long chemin de chaos, encore une bouffée de tous les plaisirs épars... »

Le souvenir

Marion parle aux enfants :

« Il était une fois au bord du désert, parmi les tribus anciennes.

J'étais très jeune alors, comme vous maintenant, et je me promenais déjà avec Guillaume. Mon père nous menait à travers le désert.

Nous sommes arrivés un soir en un endroit où il y avait eu une guerre, entre deux tribus ennemies. Je m'en souviens parfaitement. Le soleil était déjà bas, il allumait les vieilles pierres d'une lumière orange, très calme. Nous marchions le long d'un oued presque asséché. Devant nous mon père parlait de choses sérieuses avec un homme du village proche.

Alors que nous passions sous un large pont nous sommes montés sur la berge et avons contourné une ancienne tour. Mon père nous a dit que nous y verrions le visage de la mort.

Il y avait là les guerriers tués au combat, allongés sur la terre pour laquelle ils avaient péris. Nous avons longé la tour en passant devant ses corps. Puis, parmi eux, recroquevillé sur lui-même, nous

avons reconnu un vieil homme du village. Sur son visage usé par le vent il portait une moustache touffue et pendue sous un gros nez rond, qui surplombait un menton en arrière et une bouche qui disait des mots de sagesse. Il était comme un vieux druide venu finir sa vie dans le désert. Au sein du village il était connu pour sa grande connaissance du monde. On le remarquait tout de suite à l'intensité de ses yeux, d'où semblait rejaillir tout ce que la vie lui avait appris.

Il était là sur la terre, gisant recroquevillé dans sa vieille Djellaba toujours blanche. Son visage était ensoleillé par un sourire qui promettait encore quelques-unes des farces qu'il nous faisait toujours. Mon père l'a regardé avec tristesse, les yeux mouillés, parce qu'ils étaient de grands amis.

Le sourire s'est fait plus grand et, avec une énergie toute fraîche, le vieillard s'est étendu complètement puis s'est relevé devant nos yeux ébahis. Guillaume et moi étions fous de joie. Il s'est un peu secoué pour dépoussiérer son habit et à fait quelques pas vers nous. Mon père souriait mais ses

yeux étaient inquiets, il en avait vu beaucoup, lui aussi.

Le vieil homme s'est avancé vers nous et mon père nous a dit : « Surtout ne le touchez pas ! » Nous ne savions pas pourquoi il disait cela, mais il y avait une telle force dans ces mots que nous nous sommes placés derrière lui.

Ils se sont mis à parler comme s'ils venaient de se croiser, tous deux en pleine forme. Le vieil homme nous a fait quelques signes de connivence qui nous ont emplis de joie. Il a demandé ce qu'il pourrait boire car il avait soif. Nous avons remarqué que ses yeux autrefois si brillants étaient restés clos. Mon père lui a dit qu'il portait une gourde et s'apprêta à lui donner. Il arrêta son mouvement alors que le vieillard tendait déjà la main.

Mon père sembla un instant désemparé, abattu par son acte irréfléchi. Car, en fait, il avait fait lui-même ce qu'il nous avait interdit. En donnant la gourde à cet homme, ami certes, mais mort, il le faisait rentrer dans notre monde. En une seconde tout c'est inversé. Le vieil homme a comprit ce que mon père pensait, mais il était trop tard pour reculer.

Son visage s’est durcit, la mort, la méchante mort, l’a investi de nouveau et il s’est précipité sur nous. D’un seul geste mon père a saisi une canne posée contre les pierres et lui a abattu sur la nuque. Le vieil homme s’est écroulé pour la seconde fois sur le sol poussiéreux, il a reprit sa position d’avant...

Quand le passé te vient en tête, regarde les images qui défilent dans tes yeux... mais surtout prends garde de ne pas y rentrer, de ne pas te laisser prendre. Reste à l’extérieur, reste un spectateur, car il n’y a plus de vie dans le passé. La vie ne se conjugue qu’au présent. »

Marion

Avant propos

« Il y avait dans la brume blanche et dans l'ambulance blanche l'ombre noire de Guillaume qui regardait dehors, et dans la brume blanche sur le trottoir gris l'ombre noire de Marion qui fixait Guillaume. Comme l'ambulance allait entrer dans l'hôpital Marion fit lentement tourner la longue perche et un grand drapeau se déroula. Juste pour le déplier un coup de vent déboula du fond de la rue et tout le monde put voir le pavillon des pirates flotter dans le blanc cotonneux. Quand l'ambulance fut entrée la brume s'épaissit et on ne vit plus rien.

La guerre venait de commencer. »

L’entrée dans la forêt.

Guillaume marcha droit sur la forêt.

Il n'y avait pas de passage apparent, il en creusa un avec son corps parmi le sous bois. Un peu plus à l'intérieur, cela s'éclaircit et bientôt on put cheminer sans problème entre les troncs d'arbres. Guillaume s'arrêta alors et regarda autour de lui, derrière d'abord. Il y avait la vague lueur d'un feu mourant et l'aube à peine plus lumineuse. Il vit aussi Marion se lever et regarder vers la forêt, mais elle ne le voyait pas. Il appartenait déjà à la forêt. Entre eux il y avait maintenant un épais rideau. Marion était dans la lumière, dans le monde absolu de la vérité, elle ne pouvait voir l'intérieur de la forêt trop sombre. Guillaume quant à lui s'était glissé dans le monde un peu brumeux de la forêt et il laissait dehors la lumineuse Marion. Elle apparaissait là-bas, éclatante et déjà irréelle, derrière les troncs irréguliers, elle apparaissait par morceaux, toujours à moitié cachée par les arbres.

Guillaume se tourna vers la forêt, vers le centre. Il y avait des arbres à perte de vue. D'ailleurs on ne voyait pas très loin, peut être cinquante mètres, une masse vert sombre. Les troncs étaient énormes, ils prenaient racine dans l'herbe de la terre et se

perdaient dans l'herbe du feuillage. Guillaume avançait au hasard entre les arbres. Il suivait une direction, loin devant, il ne savait pas exactement où mais ne s'inquiétait pas. Il ne doutait pas d'arriver quelque part.

Et il y alla.

Au soir il avait vu beaucoup de choses. La forêt n'avait pas vraiment changé de visage. Elle était plus humide peut-être mais il y avait les mêmes gros arbres et la mousse à leurs pieds. Dans la journée Guillaume avait remarqué des rivières, des clairières, des collines, des fossés, et même, vers le milieu de l'après-midi, un large espace de forêt calcinée, toute noire. Le sol était encore chaud. Quand on déplaçait la cendre des fumées brûlantes s'échappaient du sol. Des arbres il ne restait que d'énormes colonnes noires...

Quand la nuit tomba sur la forêt, tout changea. Alors que dans la journée les arbres semblaient accueillants ils se firent menaçants avec la nuit. Guillaume marchait maintenant d'un pas prudent. Il inspectait sans cesse les alentours, écarquillant les

yeux au maximum pour distinguer les ombres qui se glissaient entre les arbres. Il sursautait fréquemment à tel ou tel bruit inhabituel et fini par penser, avec quelques regrets, au repos, à un lit et aux bras de Marion. Alors que toute la journée il s'était félicité de son geste, se voyant sur une voie claire et joyeuse, il commençait à douter. Il lui semblait bien absurde de s'enfoncer dans une forêt, sans but. Peut-être demain sortirait-il de l'autre coté, tout penaud, juste assez fatigué pour se laisser cueillir par les pandores. Que cherchait-il après tout ? Pourquoi cette forêt serait-elle différente des autres ? N'est-elle pas limitée par sa lisière comme les autres ? Guillaume s'assit enfin sur une grosse pierre plate et moussue. La tête entre les mains il resta prisonnier de ses pensées trop vivantes. Qu'avait-il à opposer à la raison, mis à part une intime conviction ?

Guillaume resta immobile jusque vers le milieu de la nuit, enfermé dans ses pensées. Il n'entendit pas le silence arriver et l'entourer. Il ne vit pas les arbres se pencher vers la pâle lueur qui émanait de son corps, il ne sentit pas leur interrogation muette et leur protection souveraine. Une branche tomba près

de la pierre pour lui faire un dossier, un loup vint se coucher à ses pieds, admirateur du penseur. Alors que le calme était enfin tombé sur la forêt, Guillaume imaginait le plus sombre des avenirs. Il appelait Marion, il implorait sa tranquille rationalité et jura de fuir à jamais ses propres rêves de mythomane. Un mythomane, il l'admettait seulement maintenant, dans la forêt. Un pauvre fou, égaré dans la vie.

Il résolut de dormir un peu, puis de sortir de la forêt, demain à l'aube. Il retournerait au village traversé l'avant-veille avec Marion, il était alors plein de fougue et d'espoir. Il y reviendrait seul et désespéré. Marion serait déjà rentrée chez elle, sûre de ne jamais le revoir. Il ouvrit les yeux, regarda la forêt autour de lui et en fut apaisé. Il se laissa glisser sur le coté, son dos vint s'appuyer sur une branche tombée là bien à propos...

Guillaume fit un rêve d'ombres et de lumières.

Il descendait un escalier sombre, dans un étroit boyau de pierre. Derrière lui la lumière paraissait encore, mais de plus en plus étroite. Les marches et

les murs de pierres luisantes reflétaient cette pâle lueur tout autour de la source, la porte qu'il avait franchie tout là haut. Guillaume descendait solennellement, comme attiré par l'obscur inconnu. Alors qu'il n'arrivait presque plus à distinguer les marches, il se retourna pour voir l'étroite entrée, si haute maintenant. Il la fixa quelques instants mais une ombre s'étendit d'un coup sur la lumière qui s'affaiblit puis disparu complètement. Il y eut un grand bruit, comme si une pierre énorme était venue obstruer l'entrée. Guillaume se trouva subitement plongé dans l'obscurité totale. Il voulut faire marche arrière mais il glissa sur les pierres humides et, au lieu de remonter, dégringola sur plusieurs mètres en se cognant aux marches et aux murs. Il n'y voyait plus rien. Un peu étourdi, il s'assit contre le mur et essaya de se calmer. Il ferma les yeux pour mieux imaginer la lumière.

Dans son rêve Guillaume resta très longtemps prostré dans le tunnel. Il voyait le temps s'écouler autour de lui sans l'atteindre. Il se sentait plongé dans une immobilité parfaite, hors du temps. Seule sa conscience vivait et lui indiquait qu'au-dehors les

saisons passaient comme à l'habitude. Il était difficile de compter les jours ou les mois ou les années. Guillaume avait seulement conscience que tout autour de lui le monde changeait, vivait et vieillissait. Il se voyait lui-même prisonnier dans un repli du temps, comme dans une bulle transparente qui le soustrayait à son action. Bien que encore assis dans le tunnel sombre, il sentait tout autour de lui l'incompréhensible agitation du monde. Avec bien plus d'acuité que jamais auparavant il saisissait l'univers dans son ensemble, vivant comme un organisme unique, se compliquant à l'infini comme l'écume sur le sable, pour ensuite redevenir simple, plat, lisse. Il voyait la Terre emportée dans ce tourbillon immense. Il la vit se former vivre et mourir. Et il la quitta. Il se vit dans l'espace, contemplant sans y prendre part le ballet muet de l'univers. Comme il venait d'imaginer le mot "muet", il entendit une gigantesque musique. Une musique avec plusieurs milliards de voix, mais pourtant ordonnée, harmonieuse et mouvante, insaisissable. Puis, comme s'il s'en était allé trop loin, il fut saisi de peur. Il sentit de nouveau le temps déraper sur lui

et l'emmener dans sa course folle. Il sentit ses poumons se gonfler et cela le brûla. Sans qu'il s'en aperçoive la conscience revint dans son corps. Il se souvint du tunnel et de ses blessures rêvées, il ne pensa plus qu'à cela et oublia tout le reste. Il ne voyait plus ni l'univers ni même la terre, il ne sentait que la douleur dans son corps.

Il se redressa sur les marches poisseuses en regrettant déjà sa vision. Puis, comme il s'apprêtait à remonter les marches à tâtons, il entendit des pas derrière lui. Il se retourna et vit sur la droite un boyau faiblement éclairé. Ce n'était qu'une lueur mais ses yeux habitués à l'obscurité en firent une lumière magnifique. Il descendit quelques marches. A droite un second escalier s'élevait et à son sommet une porte était ouverte, inondant les marches de la lumière du jour. Guillaume cligna un peu des yeux puis regarda. Par la porte ouverte, une jeune femme s'engagea dans l'escalier. Elle était vêtue de voiles flottants et portait une torche à bout de bras. Guillaume n'osait plus bougé, il la regarda descendre.

Guillaume se réveilla dans le bois, sur la pierre plate. Il faisait déjà jour. Il se leva, s'étira et marcha. Il chercha le chemin du retour comme il l'avait décidé la veille.

Du rêve de la nuit il ne lui restait que quelques impressions. Il ne se souvenait plus de l'histoire complète. Il avait le sentiment d'avoir entrevu une image de lumière et d'espoir au milieu de son cauchemar mais il ne pouvait s'en souvenir. Cela lui donnait un peu envie de reprendre sa quête vers le milieu de la forêt. Mais l'impression était si vague qu'elle paraissait sans importance comparée aux réflexions conscientes de la veille. S'enfoncer dans la forêt c'était risquer de perdre totalement le chemin du retour et se retrouver le soir au même point, sans issue. Guillaume pensait que cet acharnement était inutile : s'il avait continué ce n'aurait été que pour confirmer son égarement.

Marchant sur le chemin du retour, Guillaume essaya de raisonner son cœur lourd.

Il marcha sans encombres jusque vers le milieu de la journée, suivant sans hésitation le chemin qu'il avait pris pour venir. Mais au début de l'après-midi

la forêt devint de plus en plus touffue, l'obligeant à de fréquents détours. C'était une bataille incessante contre les arbustes et les fougères qu'il fallait desserrer où contourner pour continuer le chemin. Après un court instant Guillaume fut totalement perdu dans ce chaos. Se rappelant les premiers instants passés dans la forêt, il pensa qu'il allait bientôt atteindre la lisière.

Avec acharnement il se battit pendant de longues heures contre la forêt qui semblait se mouvoir pour l'empêcher d'avancer. Rageur, il foulait les herbes hautes et cassait les arbustes. La forêt, toujours plus astucieuse, mettait alors un ruisseau, un ravin ou une falaise devant lui... Et il fallait rebrousser chemin, contourner l'obstacle et essayer de continuer. Aveuglé par sa colère il ne se souvenait plus de la direction qu'il devait suivre. Il voulait seulement passer de l'autre coté de cette "brousse", imaginant que là-derrière il trouverait une belle plaine verte, immense, dégagée et inondée de soleil.

La nuit tomba sans prévenir. Guillaume marcha quelque temps encore, écartant ses pas des broussailles pour se reposer. Il était accablé à l'idée

de passer une nouvelle nuit dans la forêt. Les yeux grands ouverts pour distinguer le chemin, il avançait péniblement. Comme dans un rêve il vit apparaître devant lui une grosse pierre plate. Il s'assit et, comme la veille, s'absorba dans ses pensées. Il pensa au rêve de la veille et en vit la lumière. Mais aussitôt après il ouvrit les yeux et se retrouva dans la forêt sombre au même point que la veille. Il se leva, gesticula, donna un coup de pied dans la pierre et se fit mal. La douleur calma son esprit, il se rassit. Le silence tomba... Dans le silence un long champ résonnait. Guillaume ne bougea plus, il essaya de retenir sa respiration. Il y avait un chant, un beau chant à plusieurs voix qui rappelait la musique de son rêve.

Prit d'une allégresse inopinée dans sa situation, Guillaume courut vers les voix. Un peu plus loin la forêt se dégagea complètement, il n'y avait plus que de grands arbres rectilignes et fins, bien espacés. Au sol il y avait une épaisse couche de feuilles jaunes, et entre les arbres, au loin, il y avait une lueur. Un grand feu brûlait là-bas. Il apparaissait de plus en plus gros, projetant sur les feuilles jaunes de longues

bandes de lumière. Autour du feu il y avait une petite troupe d'hommes et de femmes, une quinzaine tout au plus. S'approchant encore, Guillaume put voir qu'ils étaient habillés de grands voiles flottants. Quelques-uns chantaient, d'autres étaient assis et discutaient par petits groupes, d'autres encore dansaient autour du feu. Parmi les danseurs Guillaume reconnu la fille de son rêve, elle portait encore la torche à bout de bras.

Un peu effrayé, Guillaume se cacha derrière un arbre pour mieux observer. Après quelques minutes seulement, ils se regroupèrent tous et parlèrent un moment ensembles. Guillaume était trop loin pour distinguer des mots et il le regretta. Puis tout le monde se sépara et, comme par magie, une table fut montée, des chaises amenées, la table fut couverte de feuillages, des bols et des verres furent posés. Quand se fut fait - Guillaume se demandait bien d'où ils avaient sortit tout ça ! - le calme revint dans la clairière. Ils s'assirent à la table en silence. Guillaume se penchait derrière son tronc pour mieux voir, mais il n'y avait rien à voir.

Il sentit une présence derrière lui, une chaleur. Il se retourna vivement et vit, à trente centimètres de son visage, une fille si belle qu'il en resta figé. Elle parla calmement, comme pour bien se faire comprendre : « Nous t'attendons pour commencer la fête car nous voulons manger et boire à ton entrée dans la forêt ! » Puis elle le prit par la main et le mena dans la lumière. En marchant derrière elle Guillaume reconnu la fille de son rêve. Il en fut rassuré car elle portait la lumière.

Ce soir là Guillaume but des breuvages étranges, et vit des choses étranges. Il refit le rêve de la veille et le comprit. Il comprit la forêt et le difficile chemin qu'il avait parcouru pour y entrer.

Il comprit tout même l'amour.

Il en fut satisfait et resta dans la forêt.

La femme noire.

Je suis resté longtemps dans la forêt.

Je l'ai visitée, je m'y suis baladé tout simplement.

Il m'a été donné d'y faire beaucoup de rencontres et d'y voir des choses étranges. Je me souviens, plus précisément, de la dernière rencontre, non parce qu'elle est la dernière, mais parce qu'elle est la plus importante.

Je vivais alors dans une baraque en bois, dans une clairière à peine plus grande qu'elle. Il régnait au-dedans un désordre calme et chaotique, soigneusement entretenu et augmenté au cours de mon séjour prolongé. Un matin une fille essoufflée vînt se réfugier sous mon toit, Sous lequel je n'étais d'ailleurs moi-même qu'un étranger, mais n'ayant vu personne je m'étais approprié le lieu. Elle ne me vit pas de suite en rentrant, ni pendant un certain temps, il faut bien le dire. J'étais assis dans un coin, dans l'ombre, je rêvais.

Quand elle est entrée, je l'ai vu apparaître dans la lumière du matin, je l'ai trouvé belle. Je me suis tu pour continuer à la regarder en paix... et je ne me suis pas montré pour ne pas lui faire peur. Elle a du croire que la maison était vide. Elle a d'abord prit

une chaise pour se reposer. Elle a eu du mal parce qu'elle était inquiète. Elle a commencé par regarder tout autour sans un bruit, comme une étrangère, comme quelqu'un dans une salle d'attente. Un peu rassurée par le silence, elle s'est ensuite levée pour inspecter plus précisément les lieux. Elle a commencé par la cuisine, elle a ouvert tous les placards. Je l'ai regardé pendant toute l'opération. Ce fût long malgré, ou peut-être à cause, de la simplicité de l'ameublement. Après l'inspection je me souviens qu'elle a vraiment eut l'air soulagée. Elle s'est rassit un moment, le sourire aux lèvres, puis elle s'est préparé à manger.

Je me suis levé quand ce fut prêt, elle venait de s'asseoir. Elle n'a pas eu peur. Un petit recul quand même, quand elle a réalisé que j'étais un ermite vivant ici. Elle avait une façon d'être froide qui empêchait de lui en vouloir... une sorte de magnifique l'entourait, elle et ses paroles. Elle a fini son repas devant moi, sans me proposer une bouchée, il est vrai que j'étais chez moi.

Après ça elle a voulu partir. Moi je ne voulais pas. Je voulais qu'elle reste. Je voulais l'emmener

dans la forêt. Je voulais lui faire découvrir ce qui m'avait émerveillé depuis que j'étais entré. En fait j'étais amoureux, je contractais l'amour égoïste. J'avais besoin de sa présence car je n'étais habitué qu'à celle des arbres.

Dans l'entrée de cette baraque qui nous abritait, il y avait deux armes, posées contre le mur, sur un rebord qui le balafrait à un mètre du sol. J'étais devant la porte, le dos vers l'extérieur. Elle était assise sur le sol devant moi. Il y avait une petite carabine marron et blanche, elle avait l'air neuve, elle était très belle, fastueuse... clinquante tout à fait. A coté, à gauche, c'était un vieux fusil, plus long, plus effilé. Au contraire de la première arme il était sombre, presque tout à fait noir. Le temps était passé dessus, laissant les angles patinés et l'ensemble écorché.

Je ne voulais pas qu'elle parte. J'ai pris la carabine blanche et je l'ai pointée sur elle. Je lui ai dis que je l'aimais, qu'elle était forcée de m'aimer aussi. A cause de la blancheur de l'arme je pensais que c'était juste. Je ne lui voulais pas de mal, je

voulais seulement qu'elle reste. Je n'ai pas tiré... Elle est partie tout de même. Les armes les plus assassines sont celles qui se parent de blanc. Je m'en suis rendu compte trop tard. J'ai jeté la carabine blanche et ai gardé le vieux fusil.

Je me suis, à partir de cette rencontre, dirigé vers la sortie de la forêt. J'ai d'abord trouvé un sentier. Je n'en avais pas vu un depuis mon entrée dans la forêt. J'étais très étonné, et fou de joie.

Le chemin du retour.

En fait je me suis rendu compte que depuis un certain temps je m'étais beaucoup rapproché de la lisière de la forêt.

Quand je suis arrivé au soleil je me suis assis, j'ai fait un feu et j'ai attendu Marion.

Il y avait un chemin devant moi mais je n'osais le prendre seul.

Les amants du désordre

Sept amours

Il y a sept amours différentes...

Le premier est matériel, il a trait aux cellules. C'est l'amour rouge, l'amour charnel... l'amour sauvage aussi.

Le second est fait de joie, de plaisir océanique. C'est la connivence d'être ensembles, les drôleries qu'on se souffle.

En troisième viennent deux amours emmêlées, dans leurs vies, dans l'organisation de leurs vies. Les projets fait ensembles.

Le quatrième amour se partage. C'est l'amour du souci de l'autre comme de soi, a tout instant. C'est prendre l'autre en soi et lui donner une partie de soi.

Le cinquième apparaît quand l'association de deux êtres les renforce l'un et l'autre... quand, étant ensembles, ils prennent plus de place que seuls.

En sixième est l'amour qu'on ne dit pas, parce qu'il n'y a plus de mots. C'est l'amour qui est là et qu'on ne peut pas expliquer... car il est au-delà de l'expression.

Le septième amour m’échappe, il est l’amour désincarné, il s’étend au-delà des êtres de chair, il est le souffle d’évolution. C’est enfin l’amour divin.

Les amants du désordre (1)

Nous sommes partis un dimanche après-midi. Il faisait très chaud et le soleil ne semblait pas vouloir se cacher. Derrière les volets clos la ville s'éventait. Les bonnes familles qui avaient tenu à aller à la messe se remettaient lentement de l'effort du matin. Nous roulions dans cette ville morte en cherchant la sortie. Il faisait tellement chaud que le bitume collait aux pneus et nous ne nous pressions pas car il n'y avait aucune raison de se presser. Nous avons juste enfilé les rues les unes après les autres, en tournant quand il nous plaisait, il n'y avait jamais personne pour nous en empêcher.

Nous nous sommes arrêtés devant un magasin ouvert parce que Jim avait soif. Elle est sortie de la voiture et s'est éloignée dans les tourbillons de chaleur. Depuis une petite semaine il faisait une température vraiment écrasante. Jim et moi nous étions enfermés dans la maison que Fred nous avait prêtée. Nous n'avions pas bougé depuis mercredi. Les volets étaient toujours restés fermés.

Heureusement le frigo était plein quand nous sommes arrivés. On a fait avec.

Fred revenait lundi matin, c'est pour ça qu'on est parti... On aurait pu insister et rester sur place quelques jours de plus, mais on avait plutôt envie de bouger, de partir le plus loin possible.

Au début on avait parlé d'aller se rafraîchir au pôle Nord... et puis peu à peu c'était devenu un projet au lieu d'une blague. Nous savions bien qu'on n'irait pas jusque là-haut, mais on pouvait au moins en prendre la direction. Je n'étais jamais allé dans le nord, et Jim non plus.

Je la voyais dans le magasin, en train d'expliquer au vendeur ce qu'elle voulait. Je n'entendais pas la conversation, je voyais juste ses lèvres bouger rapidement. Elle se tut et le vendeur lui tendit deux bouteilles transparentes et un paquet de gâteaux. Je la vis encore fouiller dans son porte-monnaie et payer au plus juste, puis elle empoigna son trésor et revînt vers moi. Le vendeur retourna au magasin en se servant d'une revue pour s'éventer. Il venait de voir une fée, mais l'apparition s'évanouissait, avec le tintement de la cloche accrochée à la porte.

Jim était d'une beauté époustouflante. Je la connaissais depuis quelques semaines déjà, et jamais durant ce temps je n'ai vu une fille plus belle. Je l'avais rencontrée un soir de printemps, enfin... plutôt une nuit de printemps. Ce soir-là, Fred m'avait invité à une soirée chez des amis à lui, des pilotes. J'étais content d'aller là-bas, bien que je n'en attendisse vraiment rien. Les festivités se déroulaient dans une petite baraque cossue, plantée au beau milieu de la campagne, au bout d'une route où se succédaient les tournants les plus dangereux que j'ai jamais vu. Le soleil venait de se coucher et le ciel était complètement bleu. Quand nous sommes arrivés, il y avait déjà une bonne dizaine de personnes qui tournoyaient autour des cacahuètes et des bouteilles de whisky. La soirée s'annonçait bien, j'ai pris un verre pour me réchauffer. Jim est arrivée un peu plus tard. Je m'en souviens, je me suis retourné pour la voir arriver. Les autres la connaissaient déjà, pas moi. La musique coulait doucement depuis le premier étage et nous nous sommes tranquillement laissé glisser dans la nuit. Il devait être à peu près une heure quand je me suis

retrouvé assis à coté d'elle. Nous avons parlé un bon moment, puis, par un cheminement intellectuel assez compliqué, nous avons décidé d'aller voir le brouillard sur le Lac. Jim a emporté de la musique. Il n'y avait pas de brouillard ce soir là, le ciel était contre nous. Nous avons tiré des fusées d'artifices. Nous ne sommes revenus qu'au petit matin. La voiture s'était noyée avec de l'eau jusqu'aux essieux et nous avions dû la pousser. Je nageais dans des baskets trempées. Quand nous sommes revenus tout le monde était parti, nous avons eu le feu pour nous seuls. Depuis ce soir-là je ne l'ai pratiquement pas quittée.

Jim arriva et monta dans la voiture. Elle m'expliqua vaguement qu'elle avait pris deux bouteilles, une pour maintenant et une pour après le paquet de gâteaux. J'ai bu sans faire attention à ce qu'il y avait à l'intérieur des bouteilles.

Nous sommes repartis sur la route qui ondulait.

La vieille Buick blanche filait sans bruit vers la sortie Nord de la ville. Nous avions enlevé la capote pour mieux profiter du vent. Jim, son siège basculé en arrière, les pieds sur le tableau de bord, laissait

les rayons du soleil la transpercer doucement. Je connais bien cette sensation... « Quand on a l'impression que le soleil vous cloue sur place, aucun geste n'est plus possible, tout devient tellement fatigant et l'on se sent si bien... » Pour l'instant je devais conduire et ne pouvais m'abandonner à ses cotés. Les bras me cuisaient sous le soleil, mais il fallait bien tenir le volant. J'ai demandé à Jim de me mettre une chemise mouillée sur les avant-bras. Elle a fait ça pour moi avant de retourner dans les bras du soleil.

Une dame Machin, sortie précipitamment sur son balcon, avait chaud, elle étouffait derrière ses volets clos. Se penchant sur la route, une vingtaine de mètres plus bas elle vit une femme endormie, le visage tendu vers elle, et une grande voiture blanche qui filait dans les rues désertes.

Au sortir de la ville, il y avait des oiseaux avec des ailes bizarres, ils volaient dans tous les sens... des dizaines de petites flèches noires, enchaînant looping après looping. C'était assez étrange et j'avais du mal à me concentrer sur la route. Ces oiseaux

faisaient penser à des esprits en mouvement, ils étaient tellement vifs ! C'était un peu la même impression qu'au réveil d'un long sommeil, on se lève et il y a plein de petites étoiles qui viennent se superposer au paysage. A tel point que je m'interrogeai un instant sur la réalité de ses oiseaux. Quelques-uns sont venus voler à coté de la voiture, tout près, je voyais leurs plumes ébouriffées par la vitesse. J'ai même essayé de les faire approcher jusque sur le dossier de mon siège, mais ils ne voulaient pas. Je crois qu'ils avaient peur de venir à portée de mes mains, je ne leur voulais aucun mal pourtant. Mais non, ils restaient à quelques mètres et nous observaient en tournant la tête.

La route partait tout droit vers le nord. Je la voyais disparaître au milieu des collines, juste devant de la voiture. J'accélérai un peu pour le plaisir et parce qu'il n'y avait toujours personne pour me contredire. Le vent devînt assez fort dans la voiture, et plus frais aussi. Il raclait tout l'intérieur. Heureusement, les bagages étaient bien calés, ils se seraient envolés sinon. Les cheveux de Jim traînaient derrière sa tête comme des flammes

noires. Quant à moi j'étais obligé de me tasser dans mon siège pour être à l'abri du pare-brise.

A part la route toute droite le paysage donnait une bonne impression de chaos. Il n'y avait presque pas de végétation, juste quelques bosquets d'arbres par-ci par-là... une steppe monotone... pas vraiment un désert, mais presque. Cela correspondait bien à l'idée que je me faisais du nord, mis à part qu'il faisait encore assez chaud - les arbres ondulaient dans les turbulences. J'ai encore accéléré. Jim ne se réveillait toujours pas malgré le vent et ses cheveux qui brûlaient comme les feux de l'enfer. Les oiseaux, eux, avaient abandonné la course, ils étaient restés aux alentours de la ville. Je les voyais tournoyer loin dans le rétroviseur. Derrière, la ville semblait toujours aussi morte. Nous avions bien fait de partir, je commençais à en être sûr. J'ai empoigné le paquet de gâteaux pour m'occuper. Puis j'ai descendu la moitié de la seconde bouteille de je ne sais quoi, en pensant que Jim avait eu une sacrée idée de l'acheter.

Quand le soleil a été assez bas sur le ciel Jim a décidé de se réveiller. Je me suis senti mieux parce que je commençais à en avoir assez de conduire tout

seul. Elle a cherché le paquet de gâteaux pendant un petit moment. Moi, je n'ai rien dit, mais quand elle eut retourné toute la voiture sans rien trouver, elle a compris que je l'avais fini. Elle m'a regardé l'œil soupçonneux, je n'ai toujours rien dit, je suis resté complètement absorbé par la route. Comme elle ne pouvait rien faire d'autre elle a seulement dit: "J'ai faim". Pour le moment elle ne m'en voulait pas trop, ce n'était pas le genre de fille à se formaliser pour un paquet de gâteaux, mais je savais par expérience que si je ne lui trouvais pas à manger dans les cinq prochaines minutes elle allait devenir mauvaise. Je n'avais pas envie de la mettre en colère, on n'était pas là pour ça... mais je ne m'inquiétais pas trop, j'avais prévu le coup. Il faut dire que Jim avait toujours une fringale pas possible en se réveillant... Il lui arrivait parfois de manger un morceau de viande crue...

J'avais repéré depuis quelques kilomètres des pancartes indiquant une auberge. Une chance dans ce désert. Ce devait être à moins d'une dizaine de kilomètres maintenant, et à la vitesse où on filait ce ne serait pas long. En fait j'avais espéré arriver là-

bas avant le réveil de Jim, mais rien ne se passait comme je le voulais avec elle. Pour garder tout de même un peu d'effet de surprise je ne lui ai rien dit du tout.

Je lui ai juste demandé si elle avait bien dormi, elle n'a pas répondu, elle boudait. Elle aurait bien aimé faire quelque chose pour m'embêter mais, tenant le volant, j'étais assez invulnérable. Elle aurait seulement pu se mettre à tricoter, je ne supporterai pas de la voir tricoter. C'est sûrement ce qu'elle aurait fait si nous n'étions pas arrivés à l'auberge.

Jim a retrouvé la vie quand l'auberge est apparue sur la colline. Elle s'est redressée sur son siège avec un sourire éclatant et le soleil s'est levé sur l'océan. J'étais content aussi, en fait le coup était assez réussi. Jim était de bonne humeur et l'air s'électrisait tout autour d'elle. J'ai ralenti assez à l'avance et nous sommes arrivés sur le parking tout doucement. Les pneus ont stoppé en crissant délicatement sur les graviers, exactement avec le même bruit que dans les films américains. Dans le soir tombant l'air était immobile, on n'entendait pas un bruit à part le doux

ronronnement du moteur. Il n'y avait aucune voiture en vue sur la longue route. J'ai coupé le contact et un silence clair a plané quelques secondes autour de nous, puis nous avons entendu la musique qui venait de l'auberge. Jim est sortie, elle m'a fait un petit sourire entraînant, et elle s'est mise en marche vers la nourriture. Je l'ai suivie en faisant attention de ne pas claquer la portière trop fort, pour rester dans le ton.

C'était de la mauvaise musique, elle formait un fond mou et plat, pas gênant. Il n'y avait pas beaucoup de monde dans l'auberge, juste deux couples qui mangeaient chacun dans leur coin. Nous nous sommes installés en plein milieu de la pièce parce qu'il n'y avait plus de coins libres. En s'asseyant Jim m'a glissé que les autres clients avaient "des sales gueules". Je lui ai répondu de ne pas faire attention et de jeter un oeil sur la carte. La faim était de mon coté et elle m'obéit sans trop de problèmes. J'aurais bien aimé en rester là avec les voisins, mais le ciel avait sans doute décidé de me mettre à l'épreuve. Le serveur eut la mauvaise idée de venir prendre notre commande avant celle du

couple du fond. Une grosse bonne femme se leva et interpella le garçon : « Hep !... Monsieur, nous étions là avant ». Elle avait probablement raison, mais Jim a aussitôt saisi l'occasion, « Mais qu'est-ce qu'elle veut la mégère du fond ! », juste assez fort pour que tout le monde l'entende. Je me suis enfoncé dans mon siège et le garçon, qui sentait l'orage arriver s'empressa de replier son carnet. Jim ne le laissa pas faire :

« Patience mon gars, nous n'avons pas fini de commander...

- Mais Madame...

- Ne vous cassez pas pour la grosse, elle peut bien attendre. »

La "grosse" est devenue plus pâle que les nappes, elle a bondi sur nous en vociférant. J'ai vaguement compris qu'elle voulait voir le gérant. Jim s'est levée et l'a repoussée sur une chaise, heureusement, le mobilier était solide. L'homme en a profité pour se lever, pendant que sa moitié s'effondrait. Evidement c'est vers moi qu'il est venu. Il m'a dit que Jim était folle et qu'il demandait réparation, on n'a pas idée... Mais qu'avais-je donc fait au seigneur pour me

trouver ici, devant cet homme au bord de la crise de nerf et qui m'accusait d'aimer une folle? Que voulez-vous, on ne choisit pas tous les instants de sa vie. Comme je ne voulais pas donner tort à Jim je lui ai répondu très calmement que s'il continuait à s'énerver, il allait perdre l'appétit. Le gérant est arrivé alors que les deux excités passaient la porte. Ils s'indignaient et maudissaient la jeunesse. Jim était rayonnante et le gérant semblait être un bon gars.

« Je crois, jeunes gens, que vous venez de me faire perdre deux clients, dit-il en arrivant.

- Ne vous inquiétez pas, nous mangeons comme quatre, répondit Jim en lui adressant son plus beau sourire. »

Il haussa les épaules et j'en profitai pour lui demander de changer la musique. Le soleil disparaissait lentement derrière les collines et il me semblait que la lumière orangée qui pénétrait par les fenêtres ouvertes méritait un meilleur accueil que la mélasse qui emplissait l'air de ses vibrations molles.

Nous avons passé plus de la moitié du repas sans vraiment parler, juste quelques remarques entre deux

coups de fourchette. Jim avait réellement faim et l'air plus frais du soir mettait en appétit. Mais en repoussant une grosse assiette de pâtes à la Carbonara vide, elle m'a attaqué sur son sujet favori, l'histoire. Voici a peu près ce qu'elle m'a dit :

« A notre époque il n'y a plus d'aventure, il n'y a plus d'îles désertes et il n'y a plus de mythes. Les farfadets ne sortent plus jamais des forêts parce que personne ne pense à eux. Qu'aurait pu faire Magellan s'il nous était contemporain? Il n'y a plus de terre à découvrir... et l'univers est encore trop vaste pour nous. Magellan se serait ennuyé, car il n'y a pas une parcelle de terre où ne soit allé un agent touristique. L'aventure ne se vend pas. Le Grand Voyage ne peut s'acheter derrière une vitrine. Dieu, comme j'aimerais m'embarquer sur un grand voilier à destination de l'inconnu. Peut-être dans un siècle ou deux l'aventure sera-t-elle de retour... Les étoiles seront accessibles, ou les villes seront devenues tellement grandes qu'elles seront mystérieuses. On racontera des légendes sur les fantômes informatiques ou sur les hordes qui vivent en sous-sol... La vie sera de nouveau amusante alors... »

Je lui ai demandé si elle aimait vraiment risquer sa vie et elle répondit qu'avant elle était plutôt pour le suicide. J'ai pensé que cela eut été dommage.

Nous sommes partis assez tard dans la nuit, c'est Jim qui a pris le volant.

Jim ne conduisait pas, elle pilotait. En montant dans la voiture elle a fait apparaître un magnétophone de sous ses affaires. Elle a enfilé une cassette dans la machine et nous avons aussitôt été transportés dans le plus fou et le plus noir des films d'aventure. Clyde assis à coté de Bonnie. La voiture a fait un bond en avant et nous nous sommes mis a avaler la route à une vitesse folle. J'ai dit que Jim pilotait... c'est à dire qu'elle n'effectuait pas des gestes nécessaires, elle s'amusait réellement au volant de la Buick. Elle accélérait et freinait sans arrêt, alors que la musique parlait du désert australien. La Buick s'envolait aux sommets des collines et s'écrasait doucement sur la route en retombant. Je l'ai laissé s'amuser, je n'avais rien à dire. J'ai balancé la tête en arrière et j'ai regardé les étoiles immobiles. Le vent doux courait sur mon

visage et essayait de le modeler à son idée, au-dessus je sentais mes cheveux partir tout droit, tirés en arrière par la force invisible, comme ceux de Jim tout à l'heure. Il faisait plus frais maintenant. Je ne sais pas si c'était à cause de la nuit ou parce que nous avions déjà beaucoup progressé vers le nord, mais il faisait plus frais. Je vis une étoile filante passer et je souhaitai que Jim conduise assez bien pour ne pas nous tuer.

Il y a des moments dans la vie qu'on ne voudrait absolument pas changer. On ne sait pas comment ça arrive et tout à coup c'est là, ça vous entoure complètement. Et on se laisse emporter par le courant, sans bouger parce qu'on est trop occupé à savourer et parce qu'on ne veut rien casser. Je me trouvais exactement dans l'un de ces instants. La musique s'échappait de la Buick et montait directement au ciel, le moteur était silencieux. J'étais complètement basculé au fond du siège et mes regards partaient à la poursuite de la musique, dans les nuées. J'ai tourné un peu la tête pour voir Jim. Son visage était éclairé par les instruments de la voiture, par cette seule lueur. Elle semblait bien

s'amuser. Elle articulait les paroles des chansons en regardant la route arriver. J'ai relevé la tête pour regarder devant et j'ai eu peur. Nous n'allions pas très vite, de ce coté là j'étais tranquille, mais, alors que je m'attendais à voir la route défiler dans les deux grandes taches des phares, mes yeux se perdirent dans un noir intense. Je me suis retourné brutalement et j'ai rencontré le sourire de Jim. Elle m'a dit qu'elle voyait très bien la route. Je n'en étais pas sûr, alors j'ai rallumé les phares. Elle a grogné un peu, mais pas trop. J'aimais vraiment cette fille, mais parfois sa folie me dépassait. On ne peut pas dire que je sois un homme trop raisonnable, non, mais il y a des choses qui ne me seraient jamais venues à l'esprit. Jim, elle, avait toujours une folie dans la cervelle. A travers elle le monde paraissait complètement déformé. Elle agissait comme un filtre qui tordait les lignes droites. Elle n'observait que le culte du dérisoire. N'empêche que je l'aimais et que j'aimais partager ses visions. Je me suis de nouveau écroulé dans mon fauteuil et j'ai fermé les yeux parce que je commençais à être fatigué. Quelques instants plus tard j'ai entendu le click du

commutateur de phares, puis la voiture a hésité pendant quelques minutes, le temps que ses yeux s'habituent. J'ai fermé les yeux là-dessus aussi.

Quand je me suis réveillé le soleil inondait la Buick et j'étais encore vivant. Le magnétophone déversait maintenant une musique plus douce, moins agressive que le soleil, toute verte. Jim pilotait toujours la Buick comme une Formule1, je me demandais comment elle avait fait pour tenir aussi longtemps. Elle se retourna vers moi et me sourit, « Bien dormi mon chéri ? » Dieu soit loué la princesse était de bonne humeur ! Cette heureuse nouvelle me donna la force de me relever sur le siège. J'en profitai même pour m'étirer comme un chat, tendant mes bras dans le vent et poussant un cri à faire éclater les bourgeons. Jim s'arrêta un peu plus loin sur le bord de la route, elle en avait tout de même marre. Nous en avons profité pour nous dégourdir un peu les jambes en regardant le soleil monter. Il y avait quelques nuages qui ceinturaient l'horizon mais la journée s'annonçait encore chaude. Apparemment nous n'avions pas encore atteint le nord. Jim avait vraiment de l'énergie plein la tête

malgré sa nuit blanche. Avant de partir, je trouvai le moyen de me brûler les fesses sur le capot de la voiture. Jim riait encore quand je claquai la portière.

Nous n'avons pas cessé de parler jusque vers midi. Jim semblait pleine de paroles, et elle se déchargeait lentement. J'ai pensé qu'elle avait dû ruminer tout ça pendant la nuit, pendant que je dormais comme un bienheureux. Je ne faisais pas vraiment attention à ce qu'elle disait, le soleil m'empêchait de réfléchir correctement et puis je devais aussi conduire. Je n'ai jamais été doué pour faire deux choses en même temps. J'ai seulement accroché quand elle m'a parlé de l'infini. Je lui ai dit que l'infini ça n'existait pas, comme les lignes droites et l'impossible. Ce sont des inventions des hommes. Dans ce monde rien n'est impossible et rien n'est infini, sauf l'ennui. Après ça Jim s'est un peu tue, je crois qu'elle réfléchissait à ce que je lui ai dit. Elle essayait de voir si son infini était une illusion ou si j'étais un imbécile.

Le paysage s'était tout de même un peu modifié depuis la veille. C'était plus varié. La route montait et descendait sans arrêt, ondulant au rythme des

collines. Il y avait même des escarpements qu'il fallait attaquer par le flanc, en une ou deux épingles à cheveux bien serrées. De fait la conduite demandait plus d'attention, on ne pouvait plus se laisser aller en appuyant seulement sur l'accélérateur. C'était plus vert aussi, il y avait de petits bosquets qui crevaient la terre par endroits, comme des parasites. Il y avait même le long serpent noir d'une forêt qui courait sur l'horizon. Et comme la terre avait changé, le ciel changea également. Les nuages qui cernaient l'horizon le matin arrivaient maintenant jusque sur nos têtes, cachant le soleil pendant de courts instants. L'air était plus frais aussi, non pas froid encore, mais frais. La tendance se confirmait au fur et à mesure que nous montions vers le nord. Au-dessus de chaque colline de nouveaux nuages nous attendaient, surplombant la plaine de leur masse cotonneuse et de plus en plus sombre. Nous regardions tout cela avec une sorte de ravissement, nous avions l'impression d'êtres enfin délivrés du sauna. Nous ne redoutions pas la pluie, nous l'attendions même, par défi. Quand le ciel fut assez sombre, il s'illumina d'un éclair violent. La

route descendait maintenant tout droit dans la plaine et s'en allait en plein milieu de l'horizon. Le ciel était complètement gris et il n'y avait qu'une mince ligne de lumière séparant la terre et le ciel. Nous avons dévalé la colline comme une avalanche. Un second éclair a jauni les nuages.

La première goutte frappa le capot juste devant moi. Elle éclata avec un gros bruit mat. Jim m'a regardé, elle souriait comme une enfant. La deuxième est arrivée quelques secondes plus tard, elle s'est écrasée sur le siège arrière. Le bruit était différent, plus sourd que sur la tôle. Ensuite ça a commencé à arriver plus régulièrement et je me suis un peu inquiété pour les affaires, entassées à l'arrière. J'ai enfoncé l'accélérateur à fond. La voiture filait à toute vitesse à la rencontre des gouttes. C'était de grosses gouttes, gavées d'eau, elles faisaient des taches comme la paume d'une main sur le bitume, noires. Lentement les taches se rejoignaient, elles allaient finir par tout noircir uniformément. Nous foncions là-dessus en laissant deux traînées derrière nous, noires aussi. En fait la situation devenait critique, nous ne craignions rien,

car nous étions protégés par le pare-brise, avec la vitesse les gouttes passaient bien au-dessus de nos têtes, mais nos quelques bagages se mouillaient à notre place. Nous foncions toujours, j'espérais arriver le plus tôt possible vers un petit bosquet que nous avions aperçu du haut de la colline.

Nous y sommes arrivés juste avant le déluge. J'ai viré serré malgré la pluie sur la route et j'ai stoppé exactement sous le plus gros des arbres.

Dès que j'ai coupé le contact, les vannes du ciel se sont ouvertes. La pluie a fondu sur la terre comme un aigle sur sa proie. Ça a commencé par un petit crépitement, vaguement rythmé par le tonnerre. Puis tout à coup ça s'est accéléré, c'est devenu un bruit continu et puissant. La plaine a disparu derrière des milliers de traits blancs. Le gros arbre était touffu et nous protégeait assez bien, nous l'en avons grandement remercié en tapotant l'écorce rugueuse, comme l'échine d'un cheval. L'ennui avec les arbres, c'est qu'ils ne retiennent l'eau qu'un moment. Après avoir glissé d'une feuille sur l'autre les gouttes tombent jusqu'au sol et il n'est pas rare que quand la pluie cesse, l'eau tombe encore des feuillages. Les

arbres pleurent sur leur condition. Quoi qu'il en soit cet arbre était une bénédiction et nous espérions que l'orage ne durerait pas. Nous avons tout de même protégé nos sacs du mieux que nous le pouvions.

Nous sommes partis peu de temps après, quand la pluie cessa. Il y avait comme un grand silence dans l'air, un silence qui emplissait les oreilles, un manque de bruit. Il y avait aussi de lourdes effluves de terre mouillée qui s'élevaient de partout. Cela me mit de bonne humeur. J'ai remis la Buick sur la route luisante et j'ai pris la même vitesse qu'avant. Au-dessus de nos têtes le vent faisait le ménage, il éparpillait les nuages dans les nuées, faisant place nette pour le soleil qui n'avait pratiquement pas bougé.

La route luisait maintenant comme une voie sacrée sous le soleil. Elle s'enfilait en serpentant un peu vers un horizon plus vert. Nous étions heureux parce qu'il faisait plus frais, nous avions l'impression d'être libres. Le ciel était libre aussi, les nuages effilochés s'y promenaient calmement, ponctuant de blanc le bleu torride.

Comme il ne pleuvait plus, Jim a empoigné son sac et en a sorti le magnétophone. Elle a remis la même cassette que la veille, mais ça me semblait beaucoup plus gai maintenant que le soleil était borgne. Jim a mis les pieds sur le tableau de bord et a commencé à chanter en s'étirant sur le siège. J'étais heureux qu'elle soit heureuse et heureux simplement. Je roulais toujours assez vite. Et comme nous riions ensemble le pneu avant droit a explosé juste au-dessus d'une colline. La voiture est partie sur la droite comme une furie qu'on libère. Il y avait un petit talus sur le bord de la route, nous l'avons escaladé sans hésiter et nous nous sommes envolés vers le ciel.

J'étais sûr que ça arriverait un jour ou l'autre, les pneus étaient usés, mais pourquoi fallait-il que ce soit si vite... et sur une route mouillée. La voiture filait maintenant dans le ciel comme elle filait sur la route quelques secondes auparavant. Je me demandai si nous allions monter assez haut pour transpercer les nuages. Nous étions déjà pas mal monté, plus près de toi mon seigneur... Sur le dessus de la colline j'ai vu qu'il y avait un parking, une

voiture sur le parking, une traction avant noire. Il y avait ainsi les propriétaires de la voiture qui pique-niquaient sur une table, tout au fond. Il devait être midi. J'ai pensé que je voyais ces humains comme les oiseaux devaient nous voir hier, quand nous sommes sortis de la ville. La vue du ciel, c'est une situation rare... Mon cœur battit une fois de plus et je me retournai vers Jim. Elle souriait la diablesse. Je me suis étonné alors que mon cœur se remplissait de sang et de l'image de Jim. Je me suis souvenu que je l'aimais et j'ai souri aussi. La voiture a commencé à redescendre vers la terre, nous n'avions pas atteint les nuages... il ne faut pas rêver. Nous étions presque au-dessus du parking et je me demandais si nous allions tomber dedans ou dans les fourrés alentours. En fait nous étions bien partis pour nous payer le grillage parce qu'en ce bas monde rien n'est jamais parfait. Les propriétaires de la voiture noire nous regardaient, la bouche ouverte et le sandwich à mi-chemin de la table. J'ai eu envie de leur faire un petit bonjour mais je me suis dit que je n'en aurais certainement pas le temps.

La Buick est arrivée juste après le grillage, c'est l'avant qui a touché le premier, le coin avant droit. Nous avons dégagé tout de suite et nos sacs nous ont suivis. Le magnétophone a fait un beau looping au-dessus du parking, en émettant un La déformé par l'effet Doppler. Il vînt s'écraser sur la cabane des W-C. en disant « Don't serve your king. » Les sacs ont atterri un peu plus bas en se crevant. J'ai fermé les yeux en arrivant sur le bitume. Il s'est enroulé tout autour de moi comme une couverture et m'a tenu chaud pendant quelques instants. Je me suis retrouvé au milieu des sacs éventrés, la tête dans un slip de Jim. Ça m'a fait rire. Jim est arrivée un peu plus loin. Elle ne souriait plus car elle avait un peu mal. Je sentais sa douleur dans mes bras. Elle est venue cogner contre un arbre, elle l'a entouré de toutes ses douceurs. Elle m'a regardé en essayant de garder le moral. Derrière, la Buick achevait son troisième tonneau. Les derniers phares ont éclaté. Elle était accompagnée dans l'air par toute une myriade de petits morceaux de je ne sais quoi, étincelants dans le soleil. Elle s'est arrêtée en glissant un peu sur le bitume, elle était à l'envers. Il y eut encore le

crépitement de ces milliers de morceaux tombant au sol, puis le silence revint. Les gens qui mangeaient n'avaient pas bougé.

Nous nous sommes relevés presque aussitôt parce que nous n'avions aucune blessure grave. Un gars s'est levé de la table et s'est avancé vers nous. J'ai bénit le ciel d'aimer les Buicks décapotables, elle était morte maintenant mais elle nous avait épargnés dans son agonie. Jim est partie vers la voiture noire, j'ai reculé pendant que l'autre avançait. Il m'a demandé si nous allions bien et je lui ai répondu que tout était parfait, qu'il n'y avait aucun problème. Derrière moi j'ai entendu le moteur démarrer. Le bonhomme s'est arrêté, il ne savait plus quoi faire. Moi je savais, et j'en ai profité pour prendre de l'avance. Je me suis retourné et j'ai couru vers la bagnole noire. La porte du conducteur s'est ouverte, je suis monté et j'ai démarré sur les chapeaux de roues. Le gars derrière est resté figé au milieu de son parking, nous lui avons laissé un enjoliveur.

Il y avait un autoradio dans la voiture. Jim a sorti la cassette de son jean et l'a enfilé dedans. Je me suis demandé comment elle avait pu récupérer une

cassette dans le déluge, mais j'ai vite abandonné la question, ça ne valait pas la peine de se tracasser. Peut-être trimbalait-elle toujours plusieurs copies, au cas où... J'avais encore le slip dans lequel je m'étais planté entre les mains, je l'ai pendu au rétroviseur.

La route continuait toujours vers le nord, comme un grand fleuve paisible. Heureusement que nous étions dans une voiture couverte maintenant, car il faisait plus frais et les nuages n'avaient pas quitté le ciel. En fait nous n'étions peut-être plus très loin du pôle Nord. Jim avait un peu de sang qui coulait sur la joue, cela lui donnait l'air farouche mais ce n'était pas très propre. Je lui ai dit de se débarbouiller. Elle a prit un drap qui traînait derrière et s'est refait une beauté en se regardant dans le rétroviseur droit. Ensuite elle m'a un peu essuyé la figure. Le drap était sale maintenant et nous étions propres, Jim a jeté le drap.

« Ça te va ? a-t-elle demandé en se retournant.

- C'est parfait... »

Et j'ai appuyé à fond sur l'accélérateur.

Les amants du désordre (2)

Dans la chambre bleue le jour se lève. Les rideaux légers sont tirés mais les volets sont restés ouverts. La lumière du matin, fraîche, entre à pas feutrés dans la chambre. Elle n'ose pas trop se montrer pour ne pas réveiller les maîtres du lieu. Par terre des vêtements éparpillés jettent sur le sol des ombres inattendues. Les tiroirs sont ouverts. Sur le lit Philippe et Marie dorment encore, essoufflés d'une longue lutte. Ils dorment sans bruit, dans la position même où la nuit les a laissés. Depuis longtemps les draps sont tombés du lit.

Un rayon de lumière vient se poser sur le visage de Marie. Elle se réveille presque, ouvre les yeux. Elle a de grands yeux profonds, marrons clairs. Ils donnent une touche de gravité ou d'intelligence à ce visage si doux. Elle bouge un peu, s'enfonce dans le lit et se rendort. A sa droite Philippe s'éveille à son tour.

Dehors il pleut... depuis deux jours entiers. La lumière est grise... pas gaie. Philippe se redresse sur le lit. Ils ne se parleront pas ce matin. Il y a des

jours... de temps en temps, comme ça les prend. Ça ne durera pas de toute façon, pas plus longtemps que la pluie. Demain peut-être ce sera un matin de fête. La chambre sera toujours en désordre mais la joie sera leur invitée, pour une visite au pays des rêves. A moins que...

Philippe parle :

« C'est la guerre... Au-dehors, pas ici... pas la même. La guerre du dehors n'entre pas ici, et la petite guerre d'ici ne s'étend pas au-dehors. C'est une guerre privée en quelque sorte...

Au début j'ai été à elle. Elle m'a pris, elle m'a choisi, elle m'a entouré de ses bras et je me suis laissé tomber. J'ai plongé dans un amour que je ne connaissais pas encore, trop beau, trop grand, trop absolu.

Elle m'a pris comme elle l'a voulu, sans faire attention. Elle a fait place nette, elle a tout cassé pour s'installer. Je l'ai laissé faire, j'ai juste regardé, amusé. Je ne savais pas, je croyais que c'était l'amour, que ce devait être comme ça. Je l'ai

regardée vider ma vie et prendre toute la place. Ça me faisait du bien, savoir que quelqu'un voulait prendre la place. Tout ce qu'il y avait avant est parti, ça ne me gênait pas, il n'y avait rien de très important.

Avant il y avait surtout l'espoir. Et l'attente, l'attente de quelque chose de nouveau, de l'amour. Elle est venue, elle m'a dit "l'amour c'est moi !"... je l'ai laissé entrer. Avant il n'y avait rien d'autre que ça, l'attente. L'attente et l'espoir, une attente heureuse parce qu'après ce sera mieux. C'est tout ce qu'il y avait en moi avant elle. Le reste n'était pas important, j'ai tout laissé partir sans regrets... Pas l'espoir. L'espoir je ne l'ai pas vu partir, s'étioler. Elle me l'a volé à mon insu, je ne savais pas que ce pouvait être ça aussi, l'amour. Je n'étais pas prévenu, pas préparé. Certainement pas prêt à les affronter, ni elle ni l'amour. Tout ensemble cela m'a emporté. Je suis tombé. Tombé dans ses bras, dans son gouffre, dans l'amour d'elle. Tombé du ciel aussi...

Je ne la regardais pas, je ne la jugeais pas, je l'aimais. Je ne pouvais pas juger puisque j'essayais de la comprendre. Pas juge, élève, essayer de savoir

pourquoi ci, pourquoi ça. Chercher la raison, la logique. L'excuse. Essayer de s'adapter, de se fondre, de s'effacer. Essayer de prouver que de toute façon elle a raison, qu'il n'y a rien à dire, que je l'aime.

Oui, essayer de comprendre, pas apprendre. Je ne peux pas apprendre, je n'ai jamais pu, je ne peux qu'essayer de comprendre.

Il faut qu'elle ait raison parce qu'il faut que je l'aime. Parce que c'est elle, l'amour. Il ne peut y en avoir d'autre, celui là est unique, le premier donc le seul. Après il n'y aura plus la même place. Les autres amours ne seront pas aussi propres, pas aussi complets, toujours un peu salis par le premier. Car s'il y a d'autres amours, c'est que le premier a été cassé. C'est qu'il a échoué, que l'espoir, le fol espoir, a été brisé. Alors il faut s'y accrocher à cet amour, il ne faut pas le laisser partir, sombrer. Il faut le rapiécer autant que l'on peut pour que ça tienne encore quelque temps. De temps en temps, toujours plus longtemps, jusqu'à l'éternité peut-être...

Il y a aussi que ça devait marcher, forcément, que ça ne pouvait pas échouer, pas mon amour à moi, celui qui m'est tombé du ciel. Celui que j'ai appelé et

qui est arrivé, un jour, comme ça, comme un cadeau. Ça devait marcher parce que je l'aimais et que, à force, elle ne pouvait que m'aimer à son tour. Ça n'était pas possible autrement. Si cela était le monde serait mal fait... Pour moi, trop jeune, pas assez mûr, l'amour devait entraîner l'amour. Il y avait trop d'espoir là-dedans, et pas assez de déceptions dans ma vie pour me permettre de douter.

Ce devait être comme ça, simplement parce que c'était arrivé, parce qu'elle était là, dans mes bras, juste au bon moment, quand je l'attendais. Elle n'aurait pas pu tomber aussi bien pour partir ensuite. Et je suis tombé dans ses bras, dans son gouffre. Avec trop d'espoir et pas assez de déceptions.

Plus tard ce fut changé. Il y eut la déception qui vint combler le manque.

Plus tard encore il y eut le nouvel espoir né de cette déception.

Ce fut donc l'histoire d'une déception et d'un espoir.

Dans une vie le manque de déception fait que l'espoir devient déraisonnable, fou. Il devient un

espoir d'enfant, sans bornes, car on ne sait où l'imagination doit s'arrêter pour céder le pas à la réalité. Ainsi, lorsque j'ai rencontré Marie, l'espoir que je portais en l'amour était déraisonnable, car ma vie était trop exempte de déceptions pour me souffler "ce n'est pas possible...". J'attendais tout de l'amour parce que je n'attendais rien du reste, non par déception cette fois mais par manque de curiosité. Ainsi la déception de l'amour fit plus tard naître en moi l'intérêt pour une foule d'autres choses vers lesquelles je déplaçai mon espoir.

Mais entre la déception et le nouvel espoir il y eut une longue période vide. Vide de tout sauf de cette déception, de ce dégoût même, entêtant. Ce fut une vie noire, obstruée, sans but. Sans lumière, là, au fond, devant. Ce fut une vie d'abandon et de dérive. Une vie que l'on laisse aller dans la direction où porte le vent, c'est à dire les événements. On attend de se réveiller un jour, de trouver une direction acceptable... Et on la garde, dès qu'on l'a saisi, on s'y accroche.

Cela peut durer longtemps, cette vie. On ne sait pas. Cela peut durer toujours. Pourquoi pas ? Il n'y a

pas obligation d'espoir quand on naît, il n'y a pas obligation d'être heureux. Même pas obligation de chercher à l'être. Il n'y a pas de garanties non plus, à la naissance. Que ferions-nous d'une garantie, il n'y aurait plus de bonheur s'il y avait une garantie. Mais heureusement, pas de ça, les aléas... et les facteurs de l'oubli. Nous abusons tous, d'une façon ou d'une autre, des facteurs de l'oubli... Moi aussi, Marie aussi...

J'ai honte, j'ai terriblement honte.
J'ai honte de cet amour, de cette faiblesse
Qui me perd en société.
Cette faiblesse qui me fait paraître mendiant ou esclave.
Car pour vous, pour vous tous
Je suis soumis, je suis amoureux.
Vous pensez que je donnerai tout
Pour elle,
Et qu'elle fait peu de cas
De moi...

Marie est là, couchée à coté. Elle est belle.

Dehors il pleut, ça fait deux jours qu'il pleut. Nous n'avons pas quitté l'appartement, la pluie nous engourdit. Marie dort, étalée sur le lit, je regarde ses yeux clos. Derrière ces paupières son monde dort avec elle, paisible.

D'ordinaire on bouge, on sort, on travaille aussi parfois. On vit quoi. Et on s'oublie un peu l'un l'autre. La pluie nous a rapprochés parce qu'elle nous maintient enfermés tous les deux. On se voit, on se sent, on ne se parle pas, on pense. Elle doit aussi penser à moi, comme je pense à elle.

Je me lève, vais à la fenêtre. Il est tôt, le soleil se lève à peine. Tout le monde dort, comme Marie.

Mon regard file au hasard dans la rue, suivant les lumières qui commencent à s'allumer dans les foyers. Dans leur foyer... Je n'ai jamais eu de foyer, ou je ne m'en souviens plus.

C'est peut-être pour ça... parce que je n'ai rien à perdre, parce que de toute façon je n'ai rien à faire ici. Personne n'a rien à faire ici à part vivre, il le faut bien. Et il y a cet amour aussi, comme une invention folle qui dévore peu à peu son créateur. Nous ne l'avons pas vraiment créé, il est en nous, c'est notre

langage primordial. Le monde apparaît un peu flou derrière une vitre voilée d'une infinité de sentiments, insaisissables, fuyants toute analyse car ils sont à la base de l'analyse elle-même. Tous ces mots qui s'alignent, il en faudrait mille pour décrire une pensée.

Ainsi je vous ai dit la déception, et l'espoir, mais je ne vous ai pas encore tout dit. Je n'ai pas réussi à vous dire exactement ce qui me lie à Marie, couchée là sur le lit. Je ne vous ai pas encore dit l'amour.

L'amour en plein, entier, il emplit ma vie. Même maintenant, moins fort, il est encore beau. Seulement un peu essoufflé.

Il est orageux aussi. Des oppositions, régulièrement... Il en a besoin, nous en avons besoin tous les deux. Ça alimente le feu. Pour rien ou pour quelque chose ça éclate. On se déchire, on se fait mal. Et on regarde le mal de l'autre. Je ne sais pas pourquoi c'est nécessaire, si ça l'est. Je ne sais pas non plus si c'est à cause de moi, d'elle ou à cause des deux à la fois. C'est comme ça, c'est nerveux.

Elle m'enveloppe de blanc, de son blanc qui pour moi est noir et rouge. J'essaye pour lui faire plaisir, je m'efforce de paraître. Mais bientôt, quelque part, là à l'arrière de mon crâne, l'ange noir donne un coup d'aile qui me fait frissonner tout entier. Je me fige, je laisse le froid, immense, me submerger. Et puis je pars, je cours, je m'ébroue, je me nettoie pour enlever tout ce blanc qui est noir et rouge... jusqu'à ce que l'ange noir, qui a la blancheur de l'éclat, se calme.

L'amour est éternel aussi, même s'il échoue. Il ne pourra jamais s'éteindre tout à fait, il restera toujours au moins l'habitude d'aimer, l'amour de la douce habitude. On aime forcément ce dont on a l'habitude, on a du mal a s'en séparer. Quelque part c'est inscrit entre deux neurones, il y a cette habitude, forgée par les jours. On ne peut pas l'enlever, l'oublier, le temps l'a trop fortement imprimée.

Voilà donc cet amour entre une guerrière et un naïf. Voilà l'amour violent, l'amour de sang, l'amour qui blesse. C'était ça la déception, c'est que ma

vision idéaliste de l'amour n'a pas cours en ce monde. C'est trop rare un amour comme je le voulais, je n'y avais pas droit.

Je la regarde sur le lit, encore endormie. Après tout ça, je la trouve un peu déplacée dans cette chambre. Ou plutôt est-ce moi ? L'un des deux au moins, on ne sait pas lequel, n'est pas à sa place. C'est le couple, la juxtaposition des deux personnages qui ne va pas. Ces deux là ensemble, la guerrière et le naïf... et après tout ce temps.

Car enfin voilà ce qu'elle me dit, ce qu'elle m'a toujours dit. Il faut affirmer sa position sociale, il faut se montrer. Riche même si on ne l'est pas, estimé... Il faut être mieux que les autres... Pourquoi ?... Parce que... Parce qu'elle a une philosophie de guerre, elle est une guerrière. Sa vie est une guerre perpétuelle pour un état indéfinissable mais certainement mieux. Vite, il faut se bouger, se battre pour atteindre cet état bienheureux où l'on se sent mieux que son voisin. Il faut piéger, mentir, ne pas se découvrir.

Je lui réponds d'ordinaire que tout cela m'est bien égal. Etre supérieur ou inférieur à un autre... à quoi

bon ? Mentir, cacher la vérité... à quoi bon ? Parfois aussi je suis plus énervé, je m'emporte un peu... Je lui déballe de grandes tirades sur la franchise et le courage... Le mieux n'est-il pas d'avoir le courage d'être franc ? Elle me regarde dire. Elle n'écoute peut-être même pas. Pour elle je suis un naïf dans ces moments là. Ce n'est pas possible, pas pour elle, que le monde tourne sans la guerre. Tout comme il n'est pas possible de l'aimer complètement.

Pourtant c'est vrai, tout le monde pense comme elle. La philosophie de la guerre est certainement la plus répandue. Elle gère une multitude d'individus, une philosophie de paix s'intéresserait, au contraire, à la multitude tout court. Pour que ça change, il faudrait que la promiscuité n'engendre plus la compétition mais la conscience d'autrui. Je lui ai dit un jour, elle m'a répondu que ce n'était pas encore le moment.

La philosophie de la guerre privilégie l'égoïsme, elle entraîne l'égoïsme. Elle manipule des individus qui sont étrangers entre-eux, qui s'ignorent volontairement, car on se bat mieux quand on ne

pense pas à la douleur de l'ennemi. La philosophie de la guerre sépare le bon et les ennemis, les mauvais qui sont tous les autres. Le bon veut se débarrasser des mauvais parce qu'ils ne pensent pas pareil...

Mais que peut-être un monde où quelqu'un qu'on aime peut se servir de cet amour comme d'une arme ?...

Marie se réveille, la pluie tombe toujours. Elle s'étire dans les draps puis ouvre les yeux. Je lui pose la question, elle répond...

J'aime ces femmes qui ont le regard au-dessus de la vie. Celles qui ont ce grain de folie qui les fait oublier d'être belle, de temps en temps, comme un feu ardent qui ne dure pas. Ce sont aussi celles qui ont l'instinct de partir, le goût de l'escapade... la soif de connaissance... Ou mieux encore celles qui se laissent emporter dans l'avalanche de la vie... avec le sourire de l'ivresse.

Marion...

Les amants du désordre (3)

Ça a commencé par l'oubli... puis c'est devenu plus fauve.

Ça a commencé par l'orage aussi. Entre les montagnes. Des grands cris dans le ciel, à faire frémir. Il faisait chaud, à ce moment là, quand ça a commencé.

Je me souviens de l'ambiance lourde, des gouttes sur la fenêtre. Une chambre simple, sans fioritures, faite pour accueillir toutes les chimères. Car il fallait bien les habiller ces murs nus, les peindre, les barioler. Pour flanquer à leur nudité un grand coup de folie. Peut-être est-ce là que ça a commencé, dans la chambre. A cause des murs vides qu'il fallait habiller de folie, de notre folie. Tels sont les lieux. Ils sont importants parce que ce n'aurait pas été pareil ailleurs. Parce que tout est parti du vide de la chambre, de l'oubli.

Midi. On s'enfuit, on grimpe dans une voiture et on est partis, déjà. On arrive dans la chambre, on ne mange presque pas. Pas le temps, pas l'envie. On parle, on se regarde, on fait connaissance. On est

mouillés, tous les deux. C'est drôle. On fume. On oublie. On est loin.

On tourne en rond dans la chambre, tout autour. C'est à tour de rôle, ça s'organise comme ça, on ne l'a pas vraiment décidé. Elle s'assied au bout du lit, je suis debout. Je la regarde. La folie coule dans mes veines et arrivera bientôt dans les siennes. J'essaye de bouger, je marche un peu. Un mur, vide. Je tourne, je repars. La fenêtre, avec les grosses gouttes qui viennent s'y écraser. Je la regarde de nouveau, elle, Ange. Elle a la tête en arrière, elle regarde le vide du plafond. Le tabac fume entre ses doigts. Elle tire un peu sur le mégot, puis aspire encore de l'air pour que ça descende jusqu'au fond de ses poumons.

Il n'y a pas beaucoup de bruit, juste la pluie sur la vitre. On ne dit plus rien, on ne bouge même pas. Puis la fumée ressort. Ange débloque sa gorge et la fumée consommée s'élève jusqu'au plafond, comme une gerbe. Je suis toujours immobile, devant la fenêtre. C'est elle qui va bouger, qui va faire reprendre le cours des choses. Elle abaisse son regard du plafond jusqu'à la hauteur où flottent mes yeux. Elle demande de la musique. Facile, je le fais.

Ça m'oblige à bouger. Je voudrais continuer de marcher mais je me suis déjà rendu compte que dans cette pièce ça ne servait à rien. Je m'assieds. Elle rit et me tend sa cigarette.

La fumée stagne, elle a envahi toute la chambre, à un mètre du sol. Elle remue, elle zigzague, mais dans l'ensemble, elle reste immobile...

Le lendemain nous avons recommencé, nous sommes partis, nous nous sommes enfuis tous les deux. Nous avons embrassé la folie, nous avons joué, et, petit à petit, c'est la folie qui nous a pris. A force de l'embrasser c'est elle qui nous a pris. La folie a fait courir mes mains sur le corps de la femme. J'ai bu le suc de sa peau de miel, je me suis vautrer sur son corps de mère.

Nous nous sommes connus dans cette chambre, close. Nous avons appris à nous regarder et à nous taire. Nous avons appris nos odeurs et nos gestes.

Plus tard nous avons voulu partir, plus loin, quitter la chambre close, trop petite pour la folie de notre vie.

Plus tard encore nous avons compris que sortir ne servirait à rien, que dehors, à porter notre amour sur nos épaules, nous serions encore moins libres que dedans. On ne peut pas montrer un amour comme celui-là. Il est trop fort et trop frêle, les regards extérieurs risqueraient de le détruire.

C'est la folie qui nous a pris je crois. A force de lui tourner autour, de la narguer sans cesse. A force de se laisser sombrer pour se réveiller juste au dernier moment. Elle a fini par nous avoir, par nous absorber tous les deux.

Ivres d'amour et de drogue nous avons tout oublié. Nous sommes partis encore plus loin, jusque sur les rives des pays imaginaires. Nous y avons posés le pied et planté le drapeau de notre amour fugace. Alertés par nos cris et nos rires les elfes sont venus nous chercher...

Nous avons embarqué sur un bateau bleu qui avait la capacité de voguer sans bruit. Nous avons voyagé un moment, entourés des elfes silencieux qui contemplaient le lac imaginaire.

Nous avons accosté sous les arbres, il m'a semblé que c'était sur une île au milieu du lac.

Les elfes nous ont fait débarquer et nous ont poliment conduits vers l'intérieur des terres. L'un d'eux est reparti sur le bateau bleu, il a aussitôt disparu dans la brume grise.

Toujours en silence, avec même une économie de gestes, les elfes nous ont guidés dans une sorte de forêt parfois très clairsemée, parfois sombre comme dans un cauchemar. Au rythme de la lumière Ange se rapprochait de moi, serrait mon bras dans sa main. J'y trouvais autant de réconfort qu'elle. Dans les clairières elle coupait les liens charnels pour gambader seule dans les herbes hautes, nos regards ne se quittaient pas.

Ainsi en chemin, parfois inquiets, parfois insouciants, notre complicité, notre communion, notre amour pour ainsi dire, n'a fait que grandir. Nos regards sont devenus de plus en plus confiants, chargés... Rapidement nous avons échangé ainsi une foule de sentiments, d'impressions et d'émotions, dont nous ne pouvions parler par respect pour le

mutisme de nos hôtes. Au début ça a été laborieux, j'avais sans cesse envie d'utiliser des mots concrets pour commenter le paysage ou tel détail concernant les elfes. Mais plus loin sur le chemin, alors que nous avions pris un rythme de marche plus automatique, je me suis rendu compte que les mots auraient été insuffisants, une gène plutôt. J'avais déjà, en d'autres temps, en d'autres lieux, expérimenté la puissance de ce qui n'est pas dit. Mais jamais aussi nettement, jamais aussi rapidement non plus... je veux dire aussi rapidement par rapport à quelqu'un. Ce silence forcé, au moins suggéré par les elfes, nous a réellement fait développer une communication - ou une communion encore ? - que les verbiages citadins nous empêchaient de pratiquer avant...

Nous marchions beaucoup plus facilement aussi, comme si pour ça aussi nous avions retrouvé des habitudes effacées par la ville. Les elfes en étaient heureux, ils le témoignaient en se retournant tour à tour pour nous encourager d'un sourire. Ca faisait du bien car ils nous donnaient ainsi l'impression de nous admettre un peu plus dans leur communauté. Je

ne les connaissais pas, je... A cette occasion je me suis demandé ce qui avait provoqué notre rencontre, Ange et moi, les elfes et nous... Pourquoi étaient-ils venus, si loin semble-t-il de leur foyer ? Sont-ils venus pour nous chercher ou étaient-ils là par hasard ? Les avons-nous appelés d'une façon ou d'une autre ? Je ne saurais le dire à ce jour... je n'ai pas su leur demander... Je crois maintenant que les elfes sont partout. On ne les voit pas, on ne les entend pas... mais ils sont là, derrière nous, toujours. D'une part il s'est trouvé que nos chemins se sont croisés, d'autre part nous avons dû, Ange et moi, par notre attitude et notre état d'esprit, les pousser à se dévoiler, à nous emmener avec eux. Ils ne nous ont jamais forcés, pas même influencés, ils ne nous ont rien dit. Ils étaient là simplement et il s'est trouvé qu'en ce jour, à cette heure, nous suivions la même voie.

Je ne sais pas combien de temps a duré ce voyage silencieux, je n'ai pas fait attention. En fait, malgré les paysages parfois sombres, nous nous sentions bien, Ange et moi, nous profitions d'un amour paisible, entourés de gens aimables. Nous

échangions des pensées muettes, parfois nous éclations de rire sur un regard. Les elfes ne s'en inquiétaient pas, au contraire. Leur mutisme n'est pas une contrainte mais une façon de vivre. Il m'a semblé que notre premier rire, le premier que nous n'avons pas étouffé, à marquer la fin du silence. Pas du mutisme, ils ne nous ont pas parlé pour autant, ils ne voulaient pas encore nous impressionner, nous serions peut-être partis. Non, pas des mots, mais un chant, un très beau chant, un chant d'elfes. A la nuit tombée, une partie d'entre eux ont chantés en cœur. Je sais maintenant que c'était une sorte de prière, de ce que nous, humains, nous appelons une prière, car eux n'emploieraient pas ce mot... ils en ont un autre... qui signifie plutôt "action" ou "accord"...

Je ne sais pas combien de temps a duré ce voyage mais j'ai vu passer au moins une nuit, au moins une fois la lune a remplacé le soleil. C'est en cet honneur que les elfes ont chantés. Je sais aussi que nous ne nous sommes pas arrêtés. Nous n'étions pas fatigués par la marche, pas plus que nos hôtes. C'était automatique, naturel, nous étions portés. C'était une marche automatique malgré les irrégularités du sol.

Nous avons bu et nous avons mangé tout en marchant, et les forces revenaient comme si elles ne voulaient jamais vraiment partir. Peut-être aussi était-ce les chants qui nous supportaient, ou simplement la présence des elfes... qui peut savoir ? Eux-mêmes je crois ne le savent pas, tout cela leur semble normal.

Quand nous sommes arrivés, je tenais Ange par la taille et elle promenait sa main dans mon dos en regardant le sol d'un air pensif. J'ai vu le village avant elle à cause de çà. Pour la première fois je me suis demandé ce que je faisais là, pour la première fois je me suis étonné du voyage. J'ai relevé la tête d'Ange pour qu'elle voie la même chose que moi, et pour déceler sur son visage les mêmes sentiments.

A la suite de cela je me suis retrouvé seul. Les armes aux pieds, seul dans une immense plaine. Il y avait au fond de mon oeil le reflet d'une lumière, issue d'un souvenir qui plane à l'arrière de ma tête.

Interlude (ludique).

J'ai la bouche dans son cou, je sens ses cheveux. Je me penche un peu plus et je l'embrasse derrière le lobe de l'oreille. Puis je bondis et je lui avale tout le lobe... Beau lobe... Et je reviens devant, je la regarde, elle me regarde. Nous pensons très exactement à la même chose et ça me fait plaisir, c'est le début... Je l'embrasse d'un coup, je plante ma langue dans sa bouche, je retiens la sienne mais elle se débat. Elle pousse, contourne pour repousser l'attaque. Finalement je cède, je me retire et elle me poursuit jusque dans mon camp. Je calme le jeu, je me confonds en minuscules bises un peu partout, doucement. Je m'écarte enfin, pour la voir. Elle est nue, étendue sur le coté, seins sautillant au rythme de son rire. Elle me regarde aussi, mon corps la fait rire, je n'ai jamais su pourquoi. Je ne me blesse pas, je sais que son rire en tendre. Pendant qu'elle rit encore, je frotte mon bras contre son bras, ma peau contre sa peau. Je veux commencer à m'imprégner d'elle. Je la sens par mon nez et par mon âme. Mes doigts commencent à courir sur son corps. Ils

prennent en main l'autre corps, ils font un état des lieux, ils aspirent le suc de son être. Est-elle fatiguée, nerveuse ou heureuse ? Est-elle amoureuse en ce moment ? Je dois le savoir pour la suite, je m'adapte. Je sais qu'elle pense à moi, je suis déjà un peu en elle. Mes doigts sautillent maintenant sur la pointe de ses seins, on dirait « glance » en anglais. Elle se tourne complètement sur le dos, lève les bras sur sa tête : « Viens plus près » dans son langage gestuel. Je couche mon corps sur son corps, pas trop pour ne pas l'écraser, je reste un peu sur le coté. Je la sens tout entière sous moi, je sens sa peau qui frémi, je sens son pubis sous mon ventre. Je baise un de ses seins, le gauche, je le bouge, je le cajole de la langue. Je profite de la douceur. Son corps se tend, se tortille sous l'effet du premier plaisir. Je m'attarde un peu là. Je la hume, je sens ses seins, j'embrasse leur velouté. Je la regarde encore, son sourire est un peu gêné maintenant. Je peux rester ici, elle en profite, c'est ce que veut dire ce sourire, elle n'est pas trop pressée. Dans ce cas elle m'aurait doucement poussé vers le bas de son ventre... Je descends finalement, doucement, en attardant mes

mains du coté de la poitrine. Je descends en zigzag et en ponctuant mon parcours de petits baisers mouillés. Son bassin se soulève un peu au fur et à mesure de mon périple. J'y arrive, je pose un dernier baiser léger. Je rapatrie mes bras jusque sur ses jambes, je les pousse mine de rien. Et je frotte encore mes bras sur cette autre partie de son corps, je m'en imprègne aussi. Je dégage l'accès aux lèvres de son ventre, j'enfouis ma tête tout contre et je hume ses humeurs. Je donne un coup de langue pour assurer ma position et mesurer l'effet. Elle frétille un peu sous le coup... Mais le moment n'est pas encore venu, trop de choses à faire ici, je peux la faire attendre encore un peu. Je veux que son âme rencontre la mienne... entre ses jambes... Je repars donc, je promène ma langue le long de ses cuisses, coté intérieur, jusqu'au genou. J'évite soigneusement les endroits les plus sensibles... je sais que ça la tend comme un élastique dans les mains d'un écolier. Je garde le plus facile pour tout à l'heure. J'opère sur la cuisse gauche puis sur la droite sans me presser. Je la sens qui frétille à chaque passage. Elle a mis ses mains sur ma tête et tente de me bloquer au milieu

sans que je m'en aperçoive... Je cède d'un coup et je plonge comme j'avais tout à l'heure plongé sur sa bouche. Je la mange, j'entre, elle n'a pas de défense ici. Son corps s'est soulevé entièrement et pour la première fois sa bouche s'est ouverte pour laisser passer un soupir. Je ne reste pas très longtemps, je commence à perdre patience moi aussi... Je remonte ma langue entre ses lèvres, jusqu'en haut, là où ça fait frétiller le plus. Des deux bras je lui immobilise le bassin. Puis je me lève, je regarde son visage. Je connais son regard. Je me rapproche de son visage pour mieux le boire. Elle a un regard de désir désespéré, qu'elle refuse à moitié. Je suis déjà en elle, je sais qu'elle l'attend. Nos esprits se sont mélangés maintenant. Nous ne parlons plus puisque l'un contient une partie de l'autre. Je l'embrasse. Elle me dirige, je me laisse faire. Je la regarde toujours. Je tire un peu, doucement, je regarde son visage changer d'expression.

Nous ne sommes qu'un, moi dans son corps, elle dans ma tête.

La parole des Elfes

Remarques

« C'est le chaos dans mon cerveau.
Amas d'expériences entassées
Dans une bibliothèque mal rangée...
Et je me perds parfois dans ce chaos.
C'est le bouillonnement de l'eau sous la falaise.
Pardonnez-moi si je suis confus,
Mais c'est le chaos dans mon cerveau ! »

« La passion est un miel amer. Les passionnés, eux, sont des suicidés joyeux. Chaque pensée amoureuse alimente le brasier de la vie, elle est un sacrifice consenti et attendu dans la gloire. Une passion naît quand on estime que plier le genou au temple de cette passion est une nécessité absolue. C'est l'adoration d'un dieu, un flot de pensée irrésistible qui modèle le monde. »

« Je sens la folie pénétrer dans mon cerveau.
Silence car je dois me préparer maintenant,

Je dois me présenter devant le roi des Fous. »

« Et me voilà devant vous,
Attendant sagement l'heure de la sève nourricière... »

« Il y a le monde des magiciens et le monde des fous. Ce ne sont pas les mêmes. Il y a des fous magiciens mais pas de magiciens fous. C'est possible dans la logique des magiciens, car pour un magicien il n'y a pas de fous. Je veux dire qu'un "fou" ne lui semble pas fou. Le "Livre de Probabilités" est l'œuvre des magiciens. Leur monde est plus grand, c'est ce monde que je veux habiter, le monde des fous est trop restreint, le monde des hommes encore plus... Les enfants sont des magiciens, rien n'est plus beau que l'amour des enfants... »

« L'univers est sur l'aile d'un grand papillon multicolore qui butine le fruit de mes pensées, mielleuses et sans fin... fin du monde à la mort du

papillon, overdose... Overdose de rêves et de phantasmes... Phantasme d'un grand pré fleuri. »

« L'univers est une chose tellement vaste qu'il est comme on le pense. Je peux très bien imaginer que l'univers est en train de tourner dans le cyclotron d'un monde de Super-géants ou que, puisqu'il est circulaire, ces composantes tournent autour d'un énorme noyau. La genèse universelle n'est donc que la naissance d'un atome...ou d'un quark, ou de toute autre chose. »

« Un matin je partis, je partis voir le monde.
Il y avait des arbres, des champs et des rivières. Je ne pus les traverser car il y avait une guerre.
Au soir je marchais encore.
Il y avait eu l'air pur, des oiseaux et des écureuils, je marchais dans New-York.
Au matin je marchais encore. »

« Si Glanïe qui porte les oiseaux ne les portait plus, ils tomberaient, les oiseaux tomberaient..., et le vent s'arrêterait puisqu'il ne serait plus poussé par les ailes des oiseaux... et les sons ne s'envoleraient plus puisqu'il n'y aurait plus de vent pour les porter... et la musique s'arrêterait puisqu'il n'y aurait plus de sons... et le soleil ne tournerait plus puisqu'il n'y aurait plus de musique pour le faire danser... et nous brûlerions. »

La guerre approche, suite.

La guerre approche, j'ai vu la mort ce soir.
Elle est venue pour m'obliger à écrire. Pour m'obliger à dire que la guerre approche... maintenant je l'entends gronder.
La mort ne portait pas de faux, elle n'était pas venue pour emporter mon âme, elle ne voulait pas se charger. Elle est juste venue me dire quelque chose, parler, comme on parle à la terrasse d'un café.

La guerre approche, mais la mort n'était pas non plus habillée de noir. Elle portait un costume mauve et vert. C'était absolument horrible mais tout à fait correct.
Elle m'a dit que je mourrais peut-être avant la guerre. Il faut voir… Combien de personnes veulent-elles ma mort ? Moi je veux ma vie, mais je ne suis plus très sûr et je suis tout seul. Je me suis accroché tout de même.

La guerre est arrivée et je ne suis pas mort.
J'ai trouvé le Graal. Je l'ai regardé et je ne suis pas mort non plus. J'y ai vu la guerre. J'y ai vu l'esprit du monde. La guerre est passée.
Il y a mille pleurs au fond de ce ruisseau.

Il y a mille fleurs...

Il y a mille fleurs au fond de mon tombeau,
Elles vivent de beauté et de toutes lumières,
Alors que je m'assassine en sombres prières.
Sans pleurs et sans douleurs, mon déclin ne fut beau.

Il y a mille oiseaux au fond de ma prison,
Ils volent et ils s'envolent au travers des barreaux,
Je reste prisonnier aux mains de mes bourreaux.
Il est libre l'oiseau, le temps fut mon poison.

Ereinté je viens m'assoupir sur une fontaine.
Errant l'âme damnée, dans le sous bois jauni,
Mon asile sans toit, je cours, rien ne m'arrête
Jusqu'aux confins du bois, si parfois je regrette
La vie abandonnée, j'en suis allé banni,
Car je cours vers ce lieu où la mort m'entraîne.

Tu retourneras en poussière !

Je ne veux pas mourir...

Tu ne sauras ni où, ni comment !

Je ne veux pas mourir...

Soumet toi au seigneur !

Je suis un ange !

Il y a mille pleurs au fond de ce ruisseau...

Le Duel.

C'était par un jour d'automne,
Sans haine et sans désespoir.
Pour une broutille en somme,
Il faut se battre ce soir.
Un gentleman bousculé,
Ou une lady trompée.

Parmi les feuilles jaunies,
Eparpillées sous nos pas.
Priez pour moi mes amis,
La lame ne pardonne pas.
Guettez sans relâchement
La première goutte de sang.

Essoufflés dans le brouillard
Nous tournoyons lentement.
La peur est dans le regard
Et dans nos souffles haletants.
C'est le final je le sais,
La forêt guide mon trait.
...

Mon dieu accueillez son âme
Une fleur rouge sur le cœur.
Que mon adversaire s'exclame,
Avec les anges moqueurs
« Pauvre de toi sur la terre,
Tu pourriras en enfer ! »

La mer est proche...

La mer est proche, pour m'emporter.
Elle est doucement déchaînée.
De sous les roches, elle veut bondir
Jusque sur ma peau pour me dire :

> « Viens donc avec moi mon ami.
> Viens, dériver dans mes abîmes.
> Viens, toi qui recherches l'oubli.
> Viens goûter ma tiédeur sublime. »

L'appel de la mer incessant
Crier sans cesse, par les rouleaux
S'insinue jusqu'à mon cerveau
Comme une caresse, alanguissant.

> « Viens plonger dans le grand fluide.
> Viens, te libérer de ton poids.
> Viens, dans le royaume d'Atlantide.
> Viens pour te reposer en moi. »

Je suis allongé sur le sable
La nuit qui tombe m'a décidé
A venir enfin me jeter
Dans cette tombe, la mer aimable.

La vague me cherche, et elle m'emporte.
Le flux résiste, mais elle est forte.

« Viens te déchirer en mon sein.
Viens, que le froid te pétrifie.
Viens, se débattre ne sert à rien.
Tu as déjà perdu la vie. »

Bonnie.

Approche toi et regarde ces ailes cassées
Qui, sombres et tristes, restent accrochées à mon dos.
Approche-toi encore plus près du triste oiseau.
Sans toi Bonnie jamais je ne pourrais voler.

Je me suis blessé contre les barreaux de la cage.
Je suis retombé au sol si brutalement !
Il n'y a plus que le vent qui souffle en riant.
Oh Bonnie, emporte moi voir les enfants mages.

Le soleil est encore si brillant dans le ciel,
Les forêts si vertes et les vagues si sauvages.
Bonnie tu casseras les barreaux de la cage.
Je dois guérir et m'envoler vers le soleil.

Suis-moi en méprisant les sourires acides.
Suis-moi ma chérie jusqu'au pays d'Atlantide.

Le combat fatal de l'ange blanc et de l'ange noir de la mort

L'ange blanc et l'ange de la mort se rencontrèrent dans les nues.

Ils erraient tous deux, sans but, comme deux frères perdus.

Mais ne crois pas, homme simple, que l'ange blanc était le bien et l'ange noir le mal ! Si le monde était si simple nous serions déjà tous en enfer. C'est juste un fait que l'ange blanc avait les ailes blanches, l'ange de la mort les avait noires.

Ils se rencontrèrent dans les nuées, et s'aimèrent comme deux frères retrouvés.

Ils volaient en jouant dans le ciel, ils jouaient à se poursuivre de leurs ailes blanches et noires.

Jouant, ils se blessèrent.

Le sang coula de leurs flancs et leurs sangs se mêlèrent. Ainsi l'ange blanc voulu devenir noir et l'ange noir voulu devenir blanc. C'est qu'ils s'aimaient trop pour rester opposés.

L'ange blanc et l'ange noir de la mort voulurent se mélanger.

Voulant se mélanger leurs yeux virent la couleur qui les séparait.
Et plus ils s'aimaient plus ils voulaient se fondre l'un en l'autre, plus ils voyaient leur différence.

Ainsi naquit la différence,
le bien et le mal,
l'homme et la femme,
le feu et la glace.

Quand ils connurent la différence
Les anges connurent la défiance.
S'insinuant lentement entre leurs cœurs jumeaux
La haine les prît bientôt
Tout en son empire.
Volant chacun d'un coté de l'Ether
Ils construisirent deux citadelles de verre.
Elles étaient longues et belles,
Tous les murs y étaient transparents.
S'épiant encore, ils entrèrent en leur domaine
S'épiant encore, ils se murèrent derrière le verre.
Ils furent tous deux prisonniers.
Prisonniers de leur haine fraternelle.
Ils restèrent longtemps ainsi,
Le prisonnier blanc et le prisonnier noir
Tournants entre leurs murs de verre...

L'ange blanc déploya ses ailes blanches,
Le soleil vint s'y refléter,
Et comme l'ange noir construisait sa revanche,
La citadelle de verre fondit sous le feu.
L'ange blanc recouvra la liberté,
Il vola de nouveau dans l'Ether insondable.
Jouant comme un enfant heureux,
L'ange noir, misérable,
Emplit de noir la citadelle prison.
Elle devint opaque comme la pierre,
Et disparut dans l'Ether.
Insouciant comme tous les enfants,
L'ange blanc l'ignora longtemps...

En ce jour d'hui Marie...

En ce jour d'hui Marie, la guerre est déclarée
Je suis bien mal armé, et mon cœur est meurtri
Une jeune fleur noire, tout récemment plantée
M'empêche de rêver, soumis au désespoir.

En ce jour d'hui Marie, la guerre a éclaté
Je vous ai tant aimée, je me bats pour la vie
Je veux tout votre amour que vous me refusiez
Car vous m'avez blessé, d'une fleur noire pour toujours.

Cela commencera un jour dans quelque temps
Le vent de Dieu soufflera trois fois sur la Terre
Je serai là devant vous, sorti de l'enfer
Le cœur gonflé d'amour et l'esprit combattant.

Fuyez si vous craignez le fol amour de l'ange,
Courez si vous voulez le fol amour de l'ange.

En ce jour d'hui Marie, la seconde guerre s'achève
J'en suis meurtri, très faible encore

Je marche à peine devant vous
En ce jour d'hui Marie, j'ai retrouvé mes rêves
Je marche sur une voie pavée d'or
Voilà je passe, me suivrez vous ?

Douce enfant...

Douce enfant qui fut mon amour
L'an dernier quand il faisait clair
Quand je te voulais pour toujours
Pour une vie d'ors et de lumière...

Douce enfant qui fut mon amour
L'or terni, la lumière fanée
Laissent planer une ombre sur mon cœur
La douleur n'est pas vive
Mais elle est là
Comme d'une ancienne blessure
Une fleur noire pour toujours...

Douce enfant qui fût mon amour
Ma vie a changé par ton absence
Elle ne peut changer encore pour ta présence

Douce enfant qui fut mon amour
Tu n'es plus l'espoir
Tu n'es plus l'avenir

Tu n'es qu'un poids qui me retient
Car pour l'heure mon amour
Je veux partir, je veux voler
Je veux être Fou
La Folie est la seule façon de vivre.

Tu seras la princesse...

Tu seras la princesse
Et je serai le mendiant
Aux marches des églises
Tu passeras entourée
Tu laisseras un regard amande
Tomber dans mon écuelle
En allant prier ton Dieu
Tu verras ce mendiant.

Tu seras la princesse
Aux marches des églises
Et je serai le mendiant
Devenu grand prince
Pour t'avoir attendue
Chaque jour au soleil
Grâce à tous ces regards
Tombés dans mon écuelle.

Tu seras la princesse
Nerveuse devant son Dieu
Fatiguée par ces regards

Perdus dans la pauvre écuelle
Aux marches de l'église
Gardée par le mendiant fou
Qui raconte ses histoires
Aux gargouilles de l'Enfer.

Un jour tu seras la femme
Aux marches de l'église
Devant ce prince essoufflé
Qui a jeté ses guenilles
Devant ces yeux extasiés
De contempler chaque jour
Des regards amandes
Au fond d'une écuelle...

L'ange de la mort est blessé...

L'ange de la mort est blessé.
Il vole, incertain, dans le ciel assombri,
Egrainant au passage les gouttes de son sang précieux.

L'ange de la mort fût blessé,
Sans combat fameux, sans prières inutiles,
Par les anges gris que sont les hommes de la Terre.

L'ange de la mort est allé se cacher,
Nul ne sait où, nul ne l'a vu.
Il est partit mourir en paix
Et cacher son cœur d'or
Aux yeux ingrats
Qui ne sauront jamais voir
La folle beauté du noir.

L'ange blanc, lui, s'est enfuit
A la douleur de son frère,
Laissant les hommes dans un univers gris...

Chroniques du monde des rêves _____ **9**
La guerre approche... 11
Le soldat perdu..... 13
Morgane 33
Le vieil homme. 38
Le souvenir..... 42
Marion..... 46

Les amants du désordre_____ **65**
Sept amours..... 67
Les amants du désordre (1) 69
Les amants du désordre (2) 96
Les amants du désordre (3) 109
Interlude (ludique). 118

La parole des Elfes _____ **123**
Remarques..... 125
La guerre approche, suite. 129
Il y a mille fleurs... 131
Le Duel..... 133
La mer est proche... 135
Bonnie. 137

Le combat fatal de l'ange blanc et de l'ange noir de la mort 138
En ce jour d'hui Marie..... 142
Douce enfant... 144
Tu seras la princesse... 146
L'ange de la mort est blessé... 148